

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

53e Année. N° 11 1er Novembre 1910.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(*Suite*).

Passons à d'autres considérations. Quittons les méchants démons et signalons l'adoration des bêtes, autres « personnalités » divinisées par nos sauvages. Ce culte des animaux appelé « zoolâtrie » — et au sujet duquel ont encore été émises de fort bizarres hypothèses — est expliqué par notre auteur par le fait que les dits primitifs avaient la coutume de donner aux individus d'abord et par suite à leurs familles le nom de certains animaux. Ici, campaient les familles des Ours, plus loin bivouaquaient les Crocodiles, ailleurs

les Singes, les Buffles, les Lions, les Éléphants, que sais-je encore ?... Véritable nomenclature de ménagerie dont chaque bête en sa région respective personnifiait l'être sacré auquel était dévolue l'honorifique qualification de *Totem*.

Mais parmi ces Totems, il en y eut un qui tout particulièrement célèbre, fut universellement adoré, ce fut le Serpent. Oh ! celui-là fut l'animal divin par excellence. Quelles furent les raisons de cette dilection spéciale, raisons multiples à coup sûr. Faut-il l'attribuer aux allures mystérieuses de cet étrange animal qui, sans organes de locomotion, rampe, glisse et bondit avec une rapidité déconcertante... ou bien encore aux foudroyants effets de ses morsures qui tout d'abord paraissent inoffensives... ou bien enfin, dans un tout autre ordre d'idées, aux qualités de ce dieu commode entre tous qui, sans protester jamais, permettait aux prêtres attachés à son auguste personnalité de s'approprier le surplus des offrandes que lui apportaient libéralement ses respectueux adorateurs ?

L'on ne saurait trop le dire, en somme, mais il n'en est pas moins vrai que son culte fut universel et que — pour comble du mystère — il fut considéré dans toutes les régions du globe, voire même de nos jours encore, en Perse, en Chine, au Thibet, au Mexique, au Pérou et autres lieux comme le symbole de la sagesse, de la prudence, de la prévoyance et comme possédant par ce fait les plus hautes prérogatives qui caractérisent les grands Êtres divins. — Étant données ces attestations unanimes, n'avons-nous pas eu raison de constater, ainsi que nous l'avons fait précédemment, combien par cette croyance si largement répandue est infirmé le récit de la Genèse juive, où le Serpent nous est dépeint comme un esprit satanique et aux suggestions duquel fut attribuée la chute, c'est-à-dire l'irrémissible péché originel dont les légendaires habitants de l'Éden sont censés nous avoir transmis le néfaste héritage ?

Nous n'avons pas tout dit encore dans ces pages où nous venons d'énumérer rapidement les origines de ce qu'on appelle la religiosité si indéterminée des sauvages, car dans leur étrange « panthéon » figurent encore d'autres objets inattendus. C'est ainsi qu'après la zoolâtrie, voire même de son temps, fut pratiqué le culte des objets inanimés, tels que les lacs, les fleuves, les arbres, les forêts surtout, ces majestueuses forêts de la Gaule en particulier dont les Druides, nos ancêtres, firent en quelque sorte le « temple » de leurs cérémonies religieuses. « Si vous vous promenez dans une forêt de grands arbres, écrivait Sénèque, en qui ne vibrait qu'assez faiblement la fibre poétique, de ces vieux arbres dont les branches entrelacées interceptent la lumière du ciel, le calme, l'ombre profonde de ces lieux austères n'impriment-ils pas dans votre esprit la conviction que Dieu est présent ? »

Ceux qui ont quelque notion de l'histoire de Bouddha se souviennent sans doute de l'arbre Bo, sous lequel il médita si souvent et si longuement. Mais ce qu'ils ignorent peut-être, c'est qu'un rejet de cet arbre célèbre fut transporté à Ceylan. « Cette branche, raconte Fergusson, fut expédiée par Asoka en l'an 250 avant Jésus-Christ. C'est avec le plus grand respect qu'on la transplanta au centre de l'île et c'est là qu'on révère depuis plus de deux mille ans, cet arbre directement issu de la souche primitive de l'Inde. De nombreuses ruines l'entourent ; les vieux monastères ont disparu mais le Bo sacré remplit encore les conditions de la légende. Toujours vert, toujours vivant en sa majesté silencieuse, il semble être immortel, à la grande joie de ses adorateurs. Des milliers de pèlerins viennent, chaque année, se presser dans l'enceinte sacrée qui l'entoure, pour lui demander bonheur et santé. Il n'y a probablement pas au monde d'idole plus ancienne ; il n'y en a certainement pas de plus vénérée. »

Passe encore pour le culte des arbres qui au dire des anciens Grecs étaient habités par certaines divinités spéciales (Dryades et Hamadryades) mais en voici un bien plus étrange... C'est celui des pierres. Et c'est cependant dans le monde entier que l'on en constate la présence. C'est en Bretagne surtout qu'elles abondent ces pierres sacrées. Toutes ne le sont pas à la vérité, car sur cette terre granitique l'on voit partout surgir ces colonnes, ces dents isolées ces bornes gigantesques qui semblent faire partie intégrante du sol, si bien que les peuplades de l'âge mégalithique n'ont eu qu'à copier la nature en plantant ces menhirs qu'on retrouve en tous lieux dressés ou couchés dans la bruyère, comme les squelettes épars d'anciens monstres pétrifiés par les siècles.

Ajoutons que c'est parmi tous ces débris que les Druides ont choisi des autels pour les affecter à leur culte. Que l'on n'appelle donc plus *druidiques*, ces antiques et frustres monuments dont l'existence a devancé de bien des milliers d'années ceux qui après coup les ont utilisés.

Quoi qu'il en soit, c'est bien la terre druidique par excellence que cette Bretagne qui, du reste, l'est demeurée jusqu'à nos jours. En souvenir des premiers siècles de leur histoire, les Bretons, fils des Celtes, ont conservé le culte dont leurs ancêtres ont laissé de si remarquables traces... témoins les célèbres Alignements de Carnac que l'on voit encore dans les steppes du Morbihan et qui autrefois se composaient de plusieurs milliers de menhirs. Aussi, qu'est-il arrivé ? C'est qu'en raison de l'indéracinable foi bretonne, les croyances relativement nouvelles du Christianisme ont pu se greffer sur la superstition primitive. L'idolâtrie de la pierre a pu changer de forme, mais tout entière elle s'obstine et persiste. Qu'importe que le menhir ait aujourd'hui deux branches et s'appelle une croix, c'est toujours

l'atavique pierre sacrée; les deux ont fait alliance et parfois même se superposent.

En voulez-vous un exemple ? Dans la petite île d'Houat, roche de schiste qui prolonge dans les eaux l'arête entrecoupée de la presqu'île de Quiberon, se dresse l'un de ces vieux menhirs tout particulièrement vénéré. Avant de s'embarquer sur la « Mer sauvage » les pêcheurs venaient et viennent encore y réciter leurs litanies et oraisons.

— Mais, mes amis, leur répétait sans cesse leur curé que scandalisaient ces persistantes traditions d'un paganisme mal éteint, ce n'est pas devant cette pierre hérétique qu'il faut venir vous prosterner ! — Admonestations superflues, le dieu de schiste gardait ses adorateurs.

Que fit alors le curé ? En pasteur connaissant son troupeau et sachant qu'il est parfaitement inutile de chercher à lutter contre l'entêtement d'un encéphale breton, il tourna la difficulté, usa de subterfuge et tâcha de prendre au piège ses fidèles incoercibles... et ce piège fut celui-ci ; il fit creuser dans le menhir une petite niche, où il introduisit une Vierge de faïence, laquelle en tout bien tout honneur — et honni soit qui mal y pense — put s'attribuer en légitime propriété une large part des génuflexions que continuèrent à multiplier les Bretons, toujours têtus... mais incontestablement et pieusement mystifiés. Et c'est ainsi que le madré pasteur sauva les apparences tout en feignant de respecter la tradition... ce dont lui tint compte, à coup sûr, la bonne Vierge indulgente et satisfaite.

Ce n'est pas seulement sur les côtes occidentales de la France que sont demeurés, vivants et vénérés, les souvenirs de l'ancien culte. Bien des gens ont entendu parler de l'énigmatique monument mégalithique de Stonhenge qui, dans le comté de Wilts en Angleterre, se dresse à quelques kilomètres de Salisbury, au milieu d'une lande déserte. Cette espèce de cirque se compose d'une double rangée d'énormes blocs de pierre grossièrement taillés, les uns debout, les autres renversés et gisants dans les herbes. Ce monument de caractère étrange a de tous temps défié la sagacité des paléographes, mais toutefois certaines gens mieux informés qui nous disent que ces débris sont, comme tant d'autres, les fragments d'un temple embryonnaire d'une antiquité qui déjoue tous les calculs et qui offre ceci de particulier que ses blocs sont rangés suivant une orientation dont on a constaté les rapports tout à la fois symboliques et astronomiques avec les cours du soleil, de la lune et de certaines constellations du zodiaque... réminiscences d'un passé à jamais enseveli, hiéroglyphes dont les clefs sont perdues, syllabes entrecoupées qui furent comme le bégaiement des strophes qu'exprimèrent, plus tard, en leur mystique langage, les riches mosquées de l'Orient, comme aussi les somptueuses cathédrales de notre moyen âge européen.

C'est dans le monde entier, nous l'avons dit, que l'on retrouve des traces

de l'ancienne litholâtrie, culte universel dont les pierres furent l'objet. Au VI^e^ siècle de notre ère les Sarrasins de l'Arabie pétrée avaient encore sur le mont Horeb, une pierre sacrée de marbre blanc qui, disait-on, devenait noire pendant certaines phases de la lune et qui n'était pas sans analogie avec la fameuse pierre noire de la Mecque.

Chez nous, c'est pendant des siècles que nos ancêtres de la vieille Gaule se complurent en ces bizarres superstitions. Les conciles de Tours, en 567, de Nantes, en 805, fulminèrent contre l'adoration des « Pierres levées ou diaboliques » et Charlemagne lui-même, dans ses capitulaires, fit défendre aux chrétiens de se livrer à ces actes de paganisme. Défenses demeurées vaines sans doute car, à des époques plus récentes et presque de nos jours, l'on a signalé des cas fréquents de défaillances et de rechutes dans la foi de certains chrétiens, demi-païens inconvertis. Dans le Jura, pierres suspectes ; dans les Pyrénées autres pierres plus suspectes encore, appelées « Pierres littes » dans le pays — d'où le nom de la petite ville bien connue avoisinant le fameux Cirque de Gavarnie. — Et enfin pour en finir, ajoutons qu'en Norvège, à l'autre bout de l'Europe, les paysans gardent certaines pierres rondes qu'ils lavent tous les jeudis puis qu'ils enduisent de beurre, précieux et vénérés fétiches qui, généralement, nous assurent-ils, maintiennent en santé tous les membres de la famille.

Arrêtons-nous ici. N'en avons-nous pas dit assez pour être en droit de conclure qu'étant mise à part la religion indoue qui, s'enivrant dès l'aurore du monde, des lumières du *Feu divin*, s'est élevée d'un bond à une sorte de spiritualisme mystique, inépuisable en ses créations de mythes, de légendes, de symboles et de poétiques envolées, devenues la source de toutes les religions du globe... Nous n'avons trouvé dans notre voyage à travers le monde que ténèbres, qu'ignorance et que superstitions parfois révoltantes.

Y a-t-il donc autre chose dans les hallucinations de ces conceptions barbares, d'où jaillirent, pendant des siècles, tant de perversions monstrueuses : anthropophagie, sacrifices humains, exécutions sommaires des vieux parents qualifiés d'êtres « inutiles et encombrants »... et ne manque-t-il pas quelque chose, une lueur dans ces cervelles noires qui, sans boussole, s'égarent dans toutes les fondrières de la vie ? Oui, certes et cette lueur absente, c'est une *conscience*, mais laquelle ? Il en est tant qui flottent dans l'ambiance de notre humanité exorbitée !

« Ah, je sais maintenant, s'écrie Edgar Quinet dans une exclamation douloureuse, ce qu'elle est cette conscience humaine. Elle est plus fragile que nous ne le pensions. Elle peut disparaître, pour un temps, d'un peuple et même d'une race tout entière et ne survivre que dans quelques rares individus oubliés, ensevelis vivants. Elle n'est pas cette colonne d'airain que l'on

imaginait. Bien souvent ce n'est qu'un roseau et que devient-il si le vent se déchaîne ? » — De là cet échafaudage de religions, de lois, de codes, de systèmes, contreforts entassés pour soutenir un brin d'herbe... qu'ils écrasent parfois.

En tous cas, cette conscience est une plante cultivée et si la culture lui fait défaut, l'homme alors retourne à l'état sauvage. L'animal lui-même en est pourvu. Si un chien a dérobé, si un cheval ou un bœuf a manqué à sa tâche accoutumée et si vous les châtiez, ils acceptent le châtiment ; c'est la justice établie entre eux et nous. Dans cette échelle des êtres qui caractérisent les époques du monde, chacun d'eux reste conforme à lui-même. Le plus infime briozoaire perdu dans l'abîme reste fidèle à sa nature.

L'homme seul a la triste faculté de retourner en arrière, de redescendre les degrés qu'il avait franchis. Il cesse alors d'être homme pour redevenir brute... et c'est ce désordre qui s'appelle le mal dans le monde moral. Supposez qu'à un certain jour les espèces de notre temps se dénaturent et tentent de rentrer dans les moules brisés, que l'oiseau, oubliant ses ailes, se mette à ramper, que le mammifère, las d'allaiter, prenne les mœurs de l'ovipare, que le quadrupède, dégoûté de la marche et de la course, s'immobilise sur le sol, ne serait-ce pas la confusion dans la vie universelle ? Certes si, car ce serait le mal dans la nature.

Mais l'homme seul, je l'ai dit, peut à certains moments abdiquer, se ravaler, reculer jusqu'aux âges où la conscience n'existait pas encore et rentrer dans la bestialité des époques tertiaires, par une sorte de regression vers des ancêtres morts sans postérité... Et toutefois la loi de progrès et du perfectionnement n'est-elle pas la loi suprême ? Regardez le ciel et l'on vous y montrera des systèmes d'étoiles qui se forment, des univers nouvellement éclos dans l'espace, alors que sur la terre comme dans le ciel, dans ses entrailles profondes comme à sa surface, dans les corps organisés comme dans la nature faussement appelée morte, tout se meut, travaille, progresse et nous offre le plus grand des spectacles, celui de la Vie qui monte, grandit, rayonne et gravite vers son centre le suprême Créateur... Et c'est, alors que toute chose et que tout être s'efforçant obscurément de s'élever jusqu'au faîte, jusqu'au couronnement de l'Univers, c'est alors que l'homme seul oserait se séparer de sa conscience, son titre de gloire et le sceau de sa divinité !...

Qu'est-ce donc que cet homme ? C'est un commencement, une ébauche n'ayant que des rudiments de vérité, de sagesse, de raison. Il n'est qu'à l'aube, à l'époque éocène de la Justice. Même vieux et mourant, il n'est encore qu'un embryon. — Cela ne ressort-il pas de notre étude sur les primitifs... Et combien de primitifs ont survécu jusqu'à nos jours !

Il a cependant des fonctions à exercer, des devoirs à remplir.

— Lesquels ? — Nous le dirons ultérieurement.

(*A suivre.*)

E. GRIMARD.

L'histoire de la philosophie

(Suite)

Saint Augustin, évêque d'Hippone est le plus célèbre *Père de l'Église latine* (354-430). Il délimite la croyance qui va gouverner le *Moyen Age*.

Son enseignement embrasse Dieu, l'homme et leurs rapports. Il invente le *péché originel* (1) pour combattre les Manichéens et la *grâce* pour combattre le pélagianisme.

Le mal ne vient pas de Dieu mais bien de la créature qui a usé et abusé

(1) C'est saint Augustin qui introduisit le dogme du péché originel dans l'Église au IVe siècle. Il fut sanctionné par divers conciles d'Afrique et, en 416, par le concile de Milève.

« Le baptême, dit saint Augustin, est la porte par laquelle on entre dans la Société chrétienne : il nous *lave* devant Dieu du péché originel.

« Toute âme qui quitte le corps, n'eût-elle qu'un jour et même moins, sans la *grâce* du médiateur et le sacrement qui la confère, est destinée aux peines futures (enfer) et reprendra son corps au jugement dernier pour qu'il souffre avec elle » (*saint August., ad Hicor nym. epist. 28*).

« Et ceux qui n'ont pu être baptisés, ou même n'ont jamais entendu parler du baptême, tant pis pour eux. Le salut n'est assuré qu'à ceux à qui Dieu, selon son bon plaisir, infuse sa grâce qui doit les soutenir dans les voies de la sanctification, « ce dont les damnés n'ont pas à se plaindre, *puisqu'ils étaient nés pour l'être et l'avaient mérité* » (*saint August. Ad Optat, epist. 157*).

Jamais il n'a été question du péché originel ni dans l'*Ancien Testament*, ni dans le *Nouveau*. Et même il est condamné par les prophètes et notamment par Ezéchiel, qui dit : « *Le fils ne portera pas l'iniquité du père, et le père ne portera pas l'iniquité du fils* ». (*Ezéchiel, XVIII, 20*).

Jamais il n'est venu à l'idée des docteurs juifs de prendre à la lettre le récit biblique du péché d'Adam et d'Ève. Ce récit a toujours été considéré par eux comme une allégorie pour montrer que l'homme jouit de la liberté morale. Les noms même des deux arbres de l'Éden (l'arbre de la science du bien et du mal, l'arbre de la vie) l'indiquent suffisamment.

Le serpent symbolise le mal qui se nourrit de turpitude, de fange, qui rampe dans l'ombre pour surprendre et blesser lâchement à l'improviste, et qui est méprisé parce qu'il se nourrit et s'engraisse dans la honte, il guette constamment l'homme : « *Le péché guette à la porte* » (*Genèse, IV, 7*). Mais l'homme le domine, s'il le veut, et lui écrase la tête.

Les Pères de l'Église les plus orthodoxes ont d'ailleurs avoué que le récit biblique ne pouvait être entendu à la lettre; Saint Augustin pense comme Origène que, dans ce chapitre de la *Genèse*, il faut s'attacher plutôt à l'esprit qu'au texte. Or, si l'aventure d'Adam et d'Ève n'est qu'une allégorie, que devient le dogme de la *Rédemption* ? Si le dogme de la Rédemption est vrai, il faut que l'histoire d'Adam et d'Ève le soit également, car ces deux faits sont liés essentiellement l'un à l'autre. La négation du second implique inévitablement la négation du premier, et ruine de fond en comble le christianisme dogmatique.

Saint Augustin, pour les besoins de sa polémique, a donc feint de prendre le récit biblique à la lettre.

Saint Grégoire de Nazianze (328-389), un *Père de l'Église grecque*, avait déjà dit :

« *Nos pères et nos docteurs ont souvent écrit, non ce qu'ils pensaient, mais ce que leur faisaient dire les circonstances et le besoin* » (*Hieron, ad Nep.*).

de sa liberté. Mais le péché d'Adam a complètement vicié la nature humaine. Dès lors l'homme a perdu son libre arbitre et ne peut plus faire que le mal, à moins qu'il ne devienne l'objet de la grâce divine. Notre salut n'est pas en notre pouvoir, comme l'affirme Pélage, mais au pouvoir de Dieu. Les élus sont prédestinés au ciel, les autres sont voués aux flammes éternelles de l'enfer. Hors de l'Église point de salut ! Les païens qui n'ont pas connu le médiateur, les hérétiques qui le méconnaissent, les enfants qui meurent avant d'être baptisés sont exclus du royaume des cieux. L'empire du mal est éternel et infini, comme l'empire du bien. Ainsi l'exigent la Justice de Dieu et l'harmonie du monde.

*
* *

L'orthodoxie est maintenant constituée. Le *Moyen Age* commence. La philosophie devient vassale de la théologie, *ancilla theologiæ*. Elle a pour mission de développer et de systématiser l'ensemble de la doctrine chrétienne. La religion, à son tour, fondée sur la foi et sur la révélation, doit être enseignée à toutes les nations de la terre et former la société à son image.

Dieu est reconnu comme un pur esprit, au-dessus de la nature, étranger à la matière, mais intimement uni à l'homme. L'ascétisme pénètre profondément les institutions de l'Église. Le *monachisme* devient l'idéal de la vie chrétienne. Mais cet idéal, si contraire aux sentiments de la Nature, ne tarde pas à rencontrer de l'opposition. Le pouvoir civil ou temporel, représenté par l'État, entre en lutte avec le pouvoir spirituel de l'Église ; le pape et l'empereur se disputent la suprématie.

Dans le domaine de la spéculation pure, le *nominalisme*, timidement guidé par l'observation, combat le *réalisme* officiel et prétend que les idées générales ne sont que des noms, *nomina*, *flatus vocis*, et que les individus sont les seules véritables réalités. Aristote détrône Platon et finit par être reconnu comme son maître infaillible en matière philosophique, comme la Bible en matière de foi. Dès lors le point de vue de l'immanence divine commence à se dessiner, concurremment avec le point de vue de la transcendance, si richement développé par les Pères et les docteurs de l'Église. De là des germes de panthéisme qui reparaissent jusque dans la scholastique, parce que la conciliation ne s'était pas faite méthodiquement entre la doctrine de Dieu comme Être Suprême et la doctrine de Dieu comme Être de toute réalité.

Les théologiens les plus profonds ne peuvent pas méconnaître que le monde ne soit compris de quelque manière dans l'essence une, infinie et absolue, tout en étant hors de Dieu comme Être Suprême. Mais si Dieu est un esprit pur et si le monde est composé de matière, comment le monde peut il subsister en Dieu ? Voilà la difficulté dans laquelle s'engageait la pensée

et que le Moyen Age n'a pas su résoudre. Les derniers théologiens se contentent de répondre que Dieu est tout et contient tout en soi *d'une manière éminente*.

Saint Érigène, qui ouvre brillamment le Moyen Age au IXe siècle, est encore un néoplatonicien nourri de la doctrine chrétienne. Il enseigne que Dieu est la plénitude de l'essence, que tout sort de l'essence divine et que tout y rentre. Dieu est tout ce qui est réel. Chaque chose a sa nature, mais Dieu est la nature même, la nature incréée qui crée tout. Le monde est l'œuvre éternelle de Dieu. Mais Dieu reste distinct du monde et des êtres finis comme essence, comme vie et comme intelligence suprême: *Superessentialitas supervitalitas, superintellectualitas*. Cette doctrine dépasse la science des écoles à cette époque. Elle contient en substance la philosophie religieuse de l'âge moderne.

Saint Anselme de Cantorbéry (1034-1109) ne sort pas des limites de l'orthodoxie; mais il montre déjà que la foi ne suffit pas à la connaissance de Dieu. Il donne le premier exemple, sous l'empire du christianisme, d'une démonstration de l'existence de Dieu, en exposant la preuve ontologique, fondée sur l'idée de la perfection de l'essence divine. Dieu est l'être le plus parfait que nous puissions concevoir et, par cela tout seul que nous le concevons comme l'être le plus parfait, Dieu existe, et il existe non seulement dans notre pensée, mais en réalité, sinon nous pourrions en concevoir un autre encore plus parfait. Dans cette voie, l'auteur est amené à développer la nature et les attributs de Dieu. Dieu est la cause et le principe unique de toutes choses. Il domine tous les êtres, il les contient en lui-même et les pénètre de son essence. *Ex ipsa summa essentia et per ipsam et in ipsa sunt omnia*. Saint Anselme est le véritable précurseur de Descartes; il esquisse la partie analytique de la science comme élévation de la pensée vers Dieu, et cherche à obtenir la certitude du premier principe à l'aide du raisonnement. Ce n'est que de nos jours qu'on peut apprécier ce qu'il y a de plus profond et d'incomplet à la fois dans cette étude.

Saint Thomas d'Aquin, dit l'*Ange de l'école* ou le *Docteur angélique* (1227-1274) représente le plus haut point de perfection qu'atteignit la philosophie au Moyen Age. Sa *Somme de théologie, summa theologiæ*, vaste compendium, est le plus grand monument de la scolastique. C'est un système complet de théologie, de morale et de droit naturel, ou plutôt c'est le système de la philosophie entière exposé selon l'esprit de cette époque.

Tout l'ordre naturel des choses s'appuie sur la raison ; la foi n'est requise que pour le mystère de la religion et de la destinée humaine. L'existence de Dieu se démontre par ses effets. Dieu est le moteur immobile du monde, la cause première qui ne relève d'aucune cause supérieure, l'être nécessaire qui contient en soi toutes les possibilités, l'être absolu qui communique aux

êtres de l'Univers leurs divers degrés de bonté et de beauté, l'intelligence ordonnatrice qui dirige toutes les créatures vers leur fin. Dieu est le source de la vérité et l'idéal de la raison. Les êtres finis participent à l'essence de leur cause et possèdent un principe d'individualité. Le monde a été créé dans le temps d'après la révélation ; mais la création éternelle se conçoit aussi bien que la création temporelle ; ni l'une ni l'autre ne se démontrent par la raison.

Il va sans dire que l'*Ange de l'école* enseigne le dogme féroce et abominable de la *damnation éternelle* des réprouvés, et ce n'est pas tout. Ecoutez:

« Les bienheureux, dit-il, sans sortir de la place qu'ils occupent en sortiront cependant d'une certaine manière, en vertu de leur don d'intelligence et de vue distincte, afin de considérer les tortures des damnés ; et, en les voyant, non seulement *ils ne ressentiront aucune douleur, mais ils seront accablés de joie et ils rendront grâce à Dieu de leur bonheur, en assistant à l'ineffable calamité des impies.* » (*Summa theologiæ, supplementum ad tertiam partem, quest XC, XIV, art. 1, 2 et 3. Tome II. Paris, 1617.*)

Et félicité inexprimable ! Parmi les damnés, les élus reconnaissent souvent un père, une mère, un fils, une fille, un frère, une sœur ou bien quelque ami regretté. Quelques-uns, sans doute, ont tous ces bonheurs à la fois, et les autres doivent leur porter envie, car ce sont les aristocrates du Paradis.

La partie la plus défectueuse des œuvres de saint Thomas, après bien entendu son abominable conception de la vie future, est la politique, où le droit naturel de l'homme et de la société civile doit fléchir devant le droit divin, représenté par l'autorité ecclésiastique, qui repousse la libre recherche et condamne la tolérance.

Saint Thomas appartient à l'ordre des Dominicains qui favorise l'Inquisition.

Duns Scot (1275-1308) perfectionne la langue philosophique, précise les questions et s'attache à définir exactement les catégories ou les propriétés fondamentales en usage dans la métaphysique, telles que l'essence, la forme, la quantité, la qualité, la modalité, l'identité, la réalité, l'affirmation, la négation appliquées à Dieu et aux êtres finis.

Duns Scob appartient à l'ordre des Franciscains, qui fait de la mendicité l'idéal de la vie.

Guillaume Occam, disciple de Duns Scob combat la philosophie dominante et relève avec éclat le drapeau si longtemps abaissé du *nominalisme*.

***

A la fin du xv[e] siècle, après la découverte de l'imprimerie et de l'Amérique, lorsque les Grecs de Constantinople, chassés de leur patrie, se réfugiaient

en Italie, au moment où la *Réforme* allait éclater, commence une nouvelle période dans le développement de la philosophie dans la vie de l'humanité. Cette période s'ouvre à la *Renaissance* et se continue de nos jours.

Pendant le Moyen-Age, toutes les formes de l'activité humaine, la science l'art, l'industrie, la morale, le droit, la médecine, l'éducation et la religion ont été profondément imprégnées de surnaturel et tenues sous la tutelle sévère de l'Église, considérée comme l'organe de Dieu.

Maintenant la hiérarchie féodale s'écroule dans l'ordre politique et dans l'ordre religieux : on ne veut plus d'intermédiaire entre l'homme et Dieu, entre le citoyen et le prince. De là la *Réforme* d'un côté, et la constitution de l'*État* de l'autre.

Dans les deux domaines, religieux et politique, l'individu acquiert enfin la conscience de son droit, de sa valeur et de sa dignité. La religion et l'État retournent à leur source primitive, l'une à l'Évangile, l'autre à l'antiquité. C'est le signal d'une émancipation générale.

Toutes les forces intellectuelles, morales et physiques de l'homme réclament tour à tour leur indépendance ; toutes s'affranchissent successivement du contrôle de la puissance ecclésiastique et tendent à se constituer librement sur leur propre base.

Elles ne répudient pas la doctrine chrétienne, mais elles élargissent la conception de la vie ; elles s'inspirent des traditions païennes aussi bien que des traditions apostoliques ; elles renoncent à l'ascétisme et au mysticisme ; elles éliminent le surnaturel ; elles rompent avec l'orthodoxie romaine et repoussent la direction de l'Église officielle. La société enfin tend vers la sécularisation : chaque partie de la destinée humaine cherche ses propres principes et remonte à sa propre cause. De là une immense expansion des formes de l'activité, sous la loi du progrès, et une formidable anarchie, où toutes les branches du travail social, abandonnées à elles-mêmes, sous un régime de liberté, luttent les unes avec les autres. L'ordre et la paix ne s'établiront que dans l'époque suivante.

La première manifestation de l'esprit qui revendique son indépendance est la science. La science dans cette période reçoit un développement extraordinaire dans ses diverses applications, comme science des faits et des principes, comme astronomie et histoire naturelle, comme physique et anatomie, comme mathématiques et métaphysique, et exerce une influence de plus en plus bienfaisante sur les autres parties de la destinée de l'homme. Le droit divin de l'autorité s'évanouit peu à peu à la lumière de la raison. La *philosophie* se dégage des liens de la foi et de la révélation historique ; elle proclame l'autonomie de l'esprit ; elle fixe son point de départ dans la conscience et son principe en Dieu ; elle se formule comme système universel.

A la doctrine de Dieu comme Être Suprême se joint de nouveau la doc-

trine de Dieu comme être un et entier ; le panthéisme renaît et se produit sous plusieurs formes. Les spéculations du haut Orient et de la Grèce se combinent méthodiquement avec les spéculations de la théologie ; les notions de l'infini et de l'absolu illuminent la raison avec un éclat tout nouveau et se déroulent logiquement dans leurs conséquences. Les horizons de la pensée s'étendent dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit ; l'Univers n'est plus un point perdu dans l'espace, né dans le temps ; il est éternel et infini, il est digne de Dieu : le problème de la création change de face. La nature n'est plus une masse de matière inerte et méprisable : elle est active et vivante, elle est parfaite en son genre comme l'esprit, elle contient une infinité de systèmes solaires, qui ont leurs habitants comme la terre. L'humanité de notre globe n'est plus qu'une partie de l'humanité universelle : la question de la vie future reçoit, à son tour, une solution inattendue. Tel est l'esprit de la philosophie moderne, qui succède à la scolastique et réagit contre elle ; cet esprit se forme à la Renaissance en Italie ; il se développe en deux directions contraires en Angleterre et en France, sous l'impulsion de *Bacon* et de *Descartes* ; il arrive enfin à sa pleine maturité en Allemagne, depuis *Kant*.

La *Renaissance* est une restauration de la philosophie et de l'art sous l'influence des idées de l'antiquité grecque. Parmi les philosophes de cette époque, les uns s'attachent de préférence à Platon, les autres à Aristote, à Zénon, à Plotin ; mais tous se distinguent par l'élévation et l'indépendance de leur esprit. Quelques-uns paient cette audace de leur liberté ou de leur vie. *Bacon* est chargé de fers ; *Campanella* subit six ans de torture et languit pendant vingt-sept ans dans un sombre cachot ; *Étienne Dolet* est brûlé à Paris, *Giordano Bruno*, à Rome et *Vanini*, à Toulouse ; *Ramus* (*La Ramée*) périt dans le massacre de la Saint-Barthélemy... Et tant et tant d'autres qu'il serait trop long de citer.

C'est l'époque des martyrs de la philosophie moderne.

(*A suivre*) GÉNÉRAL H. C. FIX

Lettre à Madame Louise B.., à Saint-Nicolas

Madame,

Dans votre lettre du 22 de ce mois, vous me demandez, comme beaucoup d'autres l'on fait avant vous, de vous procurer une « identité ». Et vous dites ce qui suit :

« Certes nous avons eu des communications intéressantes, des preuves

indéniables qu'une intelligence autre que la nôtre agissait et parlait, mais jamais rien de convaincant quant à l'*identité* des esprits qui devaient se communiquer. Pourtant nous étions sérieux et cherchions de bonne foi la vérité. Nous nous étions aussi mutuellement promis que, si l'un des membres de notre petit cercle venait à mourir, il reviendrait se communiquer aux autres. Or, ma mère est morte et malgré mon grand dépit, malgré les plus ferventes évocations à l'aide de mon médium, nous n'avons obtenu que des mots sans suite, des phrases hachées auxquelles il m'était impossible de trouver un sens. Puis, enfin, c'est notre médium, ma meilleure amie, qui est morte, après m'avoir assuré que son esprit reviendrait vers nous tous et vers moi en particulier, qui n'a pas tenu parole. Nous nous sommes donc découragés et avons abandonné le spiritisme, etc., etc. Votre ouvrage : *Souvenirs et problèmes spirites*, m'a suggéré l'idée de nous adresser à vous. »

Non, Madame, il ne dépend ni de ma volonté, ni de ma foi, ni de mon savoir-faire, de vous procurer une « identité ».

Les preuves d'identité qui sont tout l'écueil du spiritisme, sont des plus rares.

A distance, *à la prière de personnes inconnues*, on ne saurait *compter* obtenir la communication avec des esprits étrangers au médium qui évoque. Un tel fait ne pourrait être que le résultat d'un heureux hasard, ou plutôt l'effet de circonstances particulières, impossibles d'escompter par avance. Si j'ai obtenu, ou *crois avoir obtenu*, des preuves véritables d'identité, ce n'est pas grâce à moi, à ma prière ou à la force de mon appel, mais aux divers médiums, toutes personnes amies. Et celles-ci ne faisaient rien de particulier non plus pour arriver au succès ; *elles ne s'y prenaient pas autrement que vous.*

Comme tous les médiums, elles n'étaient que les instruments dociles d'une combinaison de forces occultes, ou d'un concours de circonstances, qui échappent à notre contrôle, à notre simple vouloir. Comme preuve, c'est qu'elles étaient loin de pouvoir servir d'intermédiaire avec tous les esprits que j'appelais. L'une de ces dames médiums me procurait la communication avec tel esprit, l'autre avec tel autre. Et toujours les preuves *indéniables* d'identité étaient rares.

Je n'ai cessé de me demander la raison de cette étrange constatation, comme, par exemple, que l'esprit de ma mère venait au moyen de la comtesse D... (avec preuve d'identité) et non pas au moyen de M^lle^ R... ; que je n'obtenais le curé d'Ars que par M^lle^ R..., Schopenhauer que par la comtesse S..., etc., quand cependant c'était toujours moi qui évoquais avec la même sincérité et ferveur.

Après des années d'expériences et de réflexions, je suis arrivée à la conclusion suivante : Tous les médiums, quelque puissantes que soient leurs forces, ne peuvent servir d'intermédiaires *indistinctement* entre tous les

esprits et toutes les personnes qui appellent. Il s'ensuit que le succès doit dépendre *de la nature* de leurs fluides.

De tous les corps, médiums ou non, se dégagent des forces, appelées fluides. C'est la science psychique, au moyen de plaques photographiques qui nous l'a prouvé en dehors d'autres nombreuses preuves de divers genres.

Mais ainsi que nous sommes tous différents de corps, quoique de matière semblable, nous sommes tous, plus ou moins, différents de fluides. Or, comme il n'y a que les semblables qui s'assemblent et s'amalgament, les esprits des défunts ne peuvent se manifester que lorsqu'ils trouvent un médium ayant des fluides *analogues* aux leurs, afin de pouvoir les interpénétrer et faire pour ainsi dire une brèche dans leur aura. (L'aura est le nom de l'enveloppe fluidique qui entoure tous les corps.) Pour certains esprits notre vêtement fluidique forme comme une enceinte *impénétrable ;* tout effort de leur côté, tout appel du nôtre, ne servent pas à y produire « une brèche ». De là ces grandes déceptions dont les personnes qui expérimentent se plaignent ; de là ce manque de parole (pour le non initié incompréhensible) de la part des défunts nous aimant ou s'intéressant au progrès du spiritisme (1) ; de là, enfin, les objections en apparence péremptoires des détracteurs du spiritisme. « Si l'on pouvait revenir du sombre bord de la mort », disent-ils, « une victime viendrait dénoncer, ou du moins, tourmenter son meurtrier, etc., mais il n'en est rien. »

En effet, le plus souvent il n'en est rien, (quoique de nombreux cas attestent) et pourquoi cela? « Parce que le spiritisme n'est qu'un leurre ! »

Erreur grossière. Ce qui est vieux comme le monde, ce qui s'est manifesté à travers les âges, ce qui est la seule base *tangible*, je dirai presque la seule « excuse » des nombreux cultes religieux, ne peut pas être un leurre, une superstition enfantine. Si les « morts » ne reviennent pas *malgré leur désir*, malgré notre appel, c'est qu'ils ne rencontrent pas facilement des médiums « aux fluides propices ».

Tous les spirites expérimentateurs ont pu se convaincre des multiples tentatives de la part des invisibles *qui ont échoué*, quand il s'agissait de donner des preuves d'identité. D'ailleurs, quand un bon médium appelle, les nombreux esprits qui nous entourent se précipitent pour se manifester ; c'est ainsi qu'un indifférent, par plaisir de communiquer avec la terre, s'empare souvent des fluides du médium avant que l'âme amie ou parente, n'ait

(1) Il ne faudrait pas s'étonner si, malgré la promesse formelle de se communiquer avec *preuve* d'identité, le grand spirite William James, professeur de philosophie à l'Université de Harward, qui vient de mourir, ne désappointe ses amis qui « l'attendent » ; la réussite de son message d'outre-tombe ne dépend pas de son seul vouloir, mais de la nature et puissance du médium qui appellera ; l'échec ici, comme dans d'autres nombreux cas, ne saurait atteindre la théorie spirite, car *une seule* preuve démontre *une possibilité*.

réussi à se communiquer. Ce fait explique les vains essais avant la réussite, ou bien la *mystification complète*.

La justesse de mes déductions à ce sujet s'est imposée à moi par le dire même des esprits. Que de fois j'ai obtenu de l'esprit, évoqué ou non, des phrases médianimiques comme celles-ci : « Que je suis heureuse de pouvoir *enfin* communiquer avec toi au moyen de Mme X... ; par les fluides de cette jeune femme *qui me conviennent*, je « pénètre » jusqu'à toi. » Ou bien :

« Avec une telle je ne pouvais pas venir, ses fluides me repoussaient, tandis que le nouveau médium m'attire. »

De l'ensemble de ces phrases et d'autres analogues nous devons conclure que les fluides ne conviennent pas invariablement à tous les esprits et que, si au moyen d'un bon médium, il est facile de se convaincre de la *réalité* de tout un monde *invisible*, *il n'est pas facile d'avoir des preuves d'identité* des intelligences qui se communiquent. Si j'en ai obtenu pendant quelque temps, plus tard, elles m'ont complètement fait défaut. Je m'incline devant ce fait et ne reste pas moins de cœur et d'âme spirite, mais je doute qu'à moins de découvertes nouvelles, un Bureau « intermondial », comme celui imaginé par l'esprit de Julia, et généreusement institué par l'honorable M. Stead, le directeur de la Revue *The Review of Reviews* de Londres, puisse *régulièrement* fonctionner en donnant satisfaction au point de vue *des preuves d'identité* et ainsi définitivement éclaircir *pour tous* le *grand* mystère qui plane au-dessus de la tombe.

CLAIRE GALICHON.

Aux aimables critiques de " Ève réhabilitée "

Il n'est peut-être pas d'usage de remercier les critiques d'un livre par un témoignage public, mais « une politesse n'étant jamais perdue », les lecteurs de la *Revue spirite* voudront bien m'excuser, si je tiens à exprimer hautement ma gratitude pour le généreux appui que les grands apôtres du spiritualisme moderne ont bien voulu donner à mes œuvres écrites en faveur de l'entente parfaite entre l'âme de l'homme et de la femme, en vue du règne futur de l'esprit sans distinction de sexe et de l'amour dans le grand sens du mot.

Cependant, quoique le cœur débordant de gratitude pour tant de nobles élans au profit de mon sexe, j'ai un reproche à faire à ces messieurs les aimables critiques, celui d'avoir trop exagéré les mérites de l'auteur d'*Ève réhabilitée*. En consacrant bien des années à l'étude du féminisme, je n'ai fait qu'obéir à une impulsion reçue et n'ayant écrit que sous l'action spontanée

de mon cœur, je n'ai aucunement la prétention de me poser en « premier apôtre de la cause de la femme ». Cette sainte cause a été plaidée bien avant moi, puisqu'il y a à peu près deux siècles que la première lance a été brisée en son honneur. Le féminisme spiritualiste, de date plus récente n'est pas davantage ma création exclusive, mais bien plutôt celle de Mme de Bézobrazow, comme ses nombreux ouvrages en témoignent. Quand donc l'éminent spiritualiste, M. le Professeur Moutonnier, écrit aimablement « que je suis la première qui ai élevé la voix pour secouer le joug de l'injustice, etc. », je dois à la vérité de dire *qu'il a fait erreur ;* de vaillants esprits d'hommes et de femmes m'avaient montré le chemin à suivre et facilité la route à parcourir. *Ève réhabilitée* comme *Amour et Maternité* n'offrent que la synthèse et l'amplification des idées de morale et de justice senties par d'autres longtemps avant moi.

CLAIRE GALICHON.

De-ci, De-là

Dois-je l'avouer? Oui, car il faut toujours être véridique. Eh bien ! En règle générale et depuis longtemps, je ne lis plus de journaux quotidiens. A parler vulgairement, mais franchement, j'en ai soupé !

Ce n'est que par exception, soit par complaisance pour des amis qui me mettent un article sous le nez, soit par désœuvrement quand je suis en vacances et pour faire plaisir au marchand qui s'égosille à crier : Le *Petit Parisien*, le *Petit Journal*, le *Matin*, le *Journal*, que j'y vais de mes cinq centimes, ou plutôt de mon sou, car les centimes sont les petits profits des percepteurs.

C'est ainsi qu'en ces derniers temps j'ai lu quelques articles de journaux qui ne manquent pas d'intérêt, — à mon point de vue, car personne n'a l'air d'y attacher de l'importance ; — le principal but de l'acheteur de journaux étant d'avoir toujours du papier dans ses poches, « on ne sait pas ce qui peut arriver ». Je me propose de faire part de mes petites lectures à ceux qui, comme moi, ne s'usent pas les quinquets à lire de mauvaise prose, mal imprimée, sur du papier à chandelle.

* *

Voici d'abord la *Croix* du 21 juillet 1910. La feuille catholique raconte, non sans se réjouir intimement du fait, que les protestants rencontrent beaucoup de difficultés dans le recrutement de leurs pasteurs, et aussi de leurs ouailles. Non seulement les pratiquants sont peu nombreux, mais il n'y en a

pas la moitié qui adhèrent à l'association cultuelle. Sur 700 adultes, 339 seulement — pas même 340 ? — y ont adhéré. Les autres continuent de bénéficier des cérémonies du culte, sans y contribuer pécuniairement.

Les offices dominicaux sont d'ailleurs peu suivis, et l'on se demande s'il faut les supprimer ou les transformer en un cours d'instruction religieuse pour les adultes. Les enfants ne sont pas plus assidus aux exercices que les adultes.

« Nous n'avons voulu, dit la *Croix*, que donner ces renseignements puisés à bonne source et trop peu connus, laissant à chacun le soin de les interpréter comme il le jugera. »

Ceux qui proposaient, il y a quelque dix ans, de faire du protestantisme la religion de l'État en France, avaient donc peu de flair religieux et politique.

Si le mal de l'un guérissait celui de l'autre, les catholiques pourraient se réjouir de l'indifférentisme religieux des protestants ; mais, hélas ! le catholicisme est logé à la même enseigne — pour le moins — que le protestantisme.

De même que, pour le Paradis, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, de même, il y a beaucoup de catholiqnes de nom, mais peu de fidèles et fervents. Si le recrutement des pasteurs est difficile; celui des prêtres ne l'est pas moins. Si un certain nombre de catholiques, plus ou moins sincères, assistent encore aux cérémonies du culte, particulièrement aux grandes fêtes où il y a musique, procession, tout le *tra la la*, les donateurs à la paroisse, à l'évêché, à la papauté deviennent de plus en plus rares et pingres. Le sou des petits Chinois, le denier de Saint-Pierre, tous les petits ruisseaux, qui font les grandes rivières, tarissent.

Je ne blâme pas les croyants catholiques de serrer les cordons de leur bourse : on les a tant *roulés*, et on les roule tant chaque jour.

Je me suis laissé dire que le fameux quêteur Dupré de la Mahérie et la non moins célèbre quêteuse Candide travaillaient pour le pape, comme d'autres travaillent pour le roi de Prusse, et que le produit des dons et des souscriptions allait à Rome. Peut-être même le gouvernement français en prélevait-il une part pour lui clore les yeux sur ces manœuvres.

Je ne crois rien de tout cela, mais, enfin on ne sait pas où est passé et où passe encore tout cet argent. Mahé et Candide sont des personnes très simples, vivant de peu et ne pouvant dépenser tout ce qu'elles reçoivent.

L'indifférentisme catholique se manifeste sous une autre forme, — la même que pour le protestantisme, — la difficulté dans le recrutement des ministres du culte. On manque d'argent pour soutenir les séminaires et préparer des paysans et des pauvres à la prêtrise. On ne veut plus admettre à

l'état ecclésiastique que des riches, des gens qui puissent faire à leurs dépens les frais de leur éducation.

Malheureusement, les riches veulent bien la religion pour le peuple, pour maintenir les paysans et les ouvriers dans la soumission aux puissances établies et dans la résignation à leur misère ; mais payer de leur personne, il ne faut pas parler de cela aux jeunes gens de la bourgeoisie ou de la noblesse.

Si l'un devenait d'emblée, comme autrefois, évêque, ou cardinal en sortant du maillot, on trouverait encore quelques amateurs, mais les temps sont changés.

Les catholiques, aussi bien que les protestants, devront donc en prendre leur parti. On ne sait pas comment ils pourront parvenir à recruter non seulement des ministres, mais des fidèles.

La foi se meurt, la foi est morte.

Est-ce un bien? Est-ce un mal?

Pour résoudre cette question, il faudrait remonter aux causes de l'indifférence — pour ne pas dire de l'hostilité — du public en matière de religion. Je ne le ferai pas ici, je dirai seulement que les catholiques peuvent faire leur examen de conscience et se dire : si les vocations sont rares, si la foi s'éteint n'est-ce pas nous qui avons provoqué cette indifférence, cette hostilité?

Quoi qu'il en soit, la profession ecclésiastique devient de moins en moins honorée et de moins en moins lucrative. Un nouvel Apulée assimilerait peut-être les prêtres catholiques aux prêtres de Cybèle.

La disette des vocations ecclésiastiques n'est pas nouvelle. Elle s'est déjà manifestée sous le Second Empire. En ce temps-là, les évêques, dans leurs mandements, se plaignaient amèrement qu'on ne trouvait plus de candidats à la prêtrise que dans les classes inférieures et que souvent même les séminaristes, leur instruction terminée, rentraient dans le siècle.

La principale raison de ce fait est que l'Empire, ayant inauguré un libre-échange relatif, donna ainsi une grande impulsion à l'agriculture, à l'industrie, au commerce. Ces dernières professions plus libres devinrent plus lucratives et plus honorées ; les jeunes gens s'y portèrent en masse et dédaignèrent les petits profits de l'autel.

La troisième République étant revenue au protectionnisme et au corporatisme de l'ancien régime, les vocations cléricales et surtout congréganistes reprirent une certaine vigueur que les persécutions n'ont fait qu'entretenir. Mais si l'on revenait au libre-échange, l'Église catholique ne trouverait plus de candidats à la prêtrise ni parmi les riches, ni parmi les pauvres.

***

Je ne veux pas jeter au panier la *Croix* du 21 juillet sans dire un mot d'un gentil petit article : *Je vais écrire au pape.*

Une petite fille de neuf ans dit à sa mère : « Maman, je vous entends dire que Monsieur va aller à Rome pour les fêtes de Jeanne d'Arc ; ne pourrais-je lui demander de faire parvenir à Notre Saint-Père le Pape une lettre de moi ? Je voudrais lui écrire. » Après quelque résistance, la mère consent et l'enfant écrit, demandant au pape sa bénédiction.

La lettre fut remise au pape, qui la rendit à la petite fille avec les lignes suivantes « entièrement de sa main » :

Deus benedicat te, parentus et propinquos tuos.
Die, 22 nov. 1908.

Pius PP. X.

« Peut-on douter, ajoute l'auteur, du fruit d'une telle bénédiction dans la jeune âme qui l'a ainsi sollicitée et reçue ? »

La petite fille, mise en appétit, veut ensuite faire sa première communion à Pâques, et non avec les autres enfants de son âge. On résiste. « Alors, je vais écrire au pape ! »

« Cette fois, non seulement l'enfant demandait au Saint-Père de lui permettre d'anticiper sa première communion, mais encore elle l'invitait à venir y assister... Tout simplement ! Par malheur, comme je ne repartais pas pour Rome, la seconde lettre a manqué le coche. Le jour de la Trinité, Françoise faisait enfin sa première communion. »

Et l'auteur s'écrie : « Oh ! quand nous communions nous-mêmes, que n'avons-nous au cœur l'ardeur et la piété naïve qui animait celui de cette enfant. »

Il y a des gens qui appelleraient cette piété naïve de l'orgueil, le péché qui a causé la chute des anges, d'après la Bible et qui, par contre-coup a causé la chute de l'homme, puisque Ève a été séduite par Satan, l'ange déchu.

***

La Cour pontificale n'est pas contente, et l'épiscopat français encore moins. L'évêque de Tarbes n'a pu envoyer cette année au pape que 3 millions sur les revenus du pélerinage de Lourdes, le surplus étant nécessaire pour les besoins de son diocèse. Le cardinal Merry del Val a interdit à l'évêque de Tarbes de prélever n'importe quelle somme provenant du produit de la grotte pour le « denier du culte » du diocèse de Tarbes ; le secrétaire d'État exige que tout ce qui n'est pas employé aux travaux d'entretien du sanctuaire soit envoyé à la Trésorerie du Vatican.

D'un autre côté le cardinal Couillé a fait parvenir au pape un mémoire dans lequel il a résumé les causes du mécontentement de l'épiscopat fran-

çais, et montré que la situation actuelle du clergé français est des plus difficiles, tant par suite des exigences de Rome que par suite de la séparation de l'Église et de l'État.

Il y a deux moyens de sortir de cet embarras : 1° Diminuer les dépenses ; 2° augmenter les recettes.

Sur le premier, il ne faut pas compter. Pas plus que la Cour républicaine de France, la Cour catholique de Rome ne réduira ses dépenses. Reste donc ce second expédient : augmenter les recettes ; attirer l'eau au moulin.

Est-ce simple coïncidence ? Le fait est que la *Croix* du 23 août a consacré un grand article et une grande image au pèlerinage de Lourdes.

L'article est intitulé : *Au pays des Miracles*, et a pour sous-titres : La procession aux flambeaux ; La mort du vieux brancardier ; Lourdes et la presse catholique populaire ; Nouveaux miracles. L'image représente les Noëlistes à Lourdes après la procession du Saint-Sacrement.

Connaissez-vous les Noëlistes?.. Ni moi non plus. J'apprends par la *Croix* que c'est en 1900, cinq ans après la fondation du *Noël* (organe de la bonne presse populaire, qui porte la bonne parole à travers la France entière), pendant le Pèlerinage National, qu'a pris naissance le « mouvement noëliste », qui est religieux et généreux ; le dernier acte de la générosité de ces enfants est l'adoption pour ce pèlerinage de 160 malades hospitalisés à leurs frais à raison de 50 francs par malade.

Les Noëlistes sont donc un millier à Lourdes, venus de tous les points de la France ; « c'est une armée de jeunes apôtres enrôlés dans toutes les œuvres d'enseignement, de charité et d'action sociale. A Lourdes, ils sont auprès des malades, On les voit lavant la vaisselle dans les hôpitaux, préparant la « popote » des brancardiers. »

Comme toujours, il s'est produit des miracles au dernier pèlerinage. Je n'ai nulle peine à le croire. Pourquoi ne s'en produirait-il pas à Lourdes aussi bien et même mieux qu'ailleurs ? En voyant le second sous-titre : La mort du vieux brancardier, j'ai cru que le principal des miracles opérés était sa résurrection. Il n'en est rien. Il est bien mort. Son tour n'était pourtant pas venu : il n'avait que 62 ans, j'en ai 69, et j'ai peut-être porté plus de brancards que lui.

A ce pèlerinage, l'évêque de Châlons-sur-Marne a prononcé un sermon sur : *Adveniat regnum tuum*, dans lequel ce prélat fait l'éloge des œuvres catholiques et spécialement de la bonne presse, puis il ajoute :

« On me demandera peut-être : Qu'a-t-elle empêché la bonne presse ? Je répondrai : Elle a tenu en échec l'athéisme, elle a été l'écho des protestations solennelles du pape et des évêques contre la violation des droits sacrés et imprescriptibles de Dieu et de l'Église. »

— Les droits de Dieu violés par l'homme, pauvre éphémère ! Quant aux

droits de l'Église ils sont partis comme ils étaient venus. L'Église peut dire à l'État : Tu me les avais donnés, tu me les a retirés : que ton saint nom soit béni.

« On nous dira, continue le prédicateur : La bonne presse n'a pas empêché le vote des lois sectaires. C'est vrai ; mais une armée n'est pas vaincue quand, au lendemain de la bataille, elle n'a pas perdu un seul soldat. A-t-elle abdiqué un seul des principes ? Non, le drapeau n'a pas été touché. Qui a empêché les troupes catholiques de s'intimider ? C'est la bonne presse populaire. Qui a empêché les sectaires de saluer leur triomphe par des cris injurieux et de tromper le peuple ? C'est encore la bonne presse. Elle a si bien lutté qu'il n'y a aujourd'hui à se tromper que ceux qui veulent se tromper. »

Je n'aurais jamais cru que la presse, bonne ou mauvaise, fût si puissante ; j'en juge d'après son influence sur moi-même. Il est à remarquer que le Dieu des catholiques est toujours le Dieu des armées. Les catholiques forment une armée ; ils ont un drapeau ; ils ne constituent pas seulement un troupeau — ce qui est déjà plus ovin qu'humain — mais une troupe. Il est vrai qu'on nous la représente comme une armée de défense contre l'État ; mais autant en dit l'État de son côté ; et le fait est que les deux armées se battent sur notre dos pour l'assiette au beurre.

***

Les dirigeants catholiques, les fondateurs de bonnes œuvres et de bonnes presses, sont-ils bien sincères dans la guerre qu'ils font à l'État laïque ou neutre et à son enseignement gratuit et obligatoire ? Je ne veux pas médire d'eux, je préfère laisser ce soin à l'archevêque de Paris, dont les paroles au Congrès diocésain de 1910 sont citées par la *Croix :*

« Il y a, pour les familles catholiques, un devoir plus souvent oublié ou méconnu ; et tel catholique excellent, très ardent, qui mène la campagne contre les écoles primaires laïques, parce qu'elles sont neutres, parce qu'elles sont trop souvent exposées à être hostiles à la religion, confie volontiers ses enfants à des écoles secondaires, qui sont au moins aussi neutres que les écoles primaires, où il se trouve souvent non seulement des professeurs, mais des livres encore plus dangereux que dans les écoles primaires. (*Applaudissements.*) Il en est de même de l'enseignement supérieur.

« ...Pour ma part, si j'étais consulté, je crois que je serais plus sévère pour admettre les raisons des parents qui veulent mettre leurs fils dans les lycées ou dans les Facultés de l'État, que pour tolérer que certains enfants du peuple fréquentent certaines écoles primaires. (*Applaudissements.*)

« ...Il s'est introduit, vis-à-vis des familles catholiques, pour l'enseignement secondaire et supérieur, des tolérances telles qu'il est malaisé de nous

montrer plus sévère pour les familles du peuple... Si nous exhortons les classes populaires à prendre soin de l'éducation chrétienne de leurs enfants, nous le demandons plus encore à ceux qui peuvent faire donner à leurs enfants l'enseignement secondaire ou supérieur. Ceux-là ont besoin d'une culture religieuse plus solide que les autres, car ils auront plus tard des responsabilités plus lourdes et plus d'influence. »

J'ai toujours pensé — et souvent dit — que la question de l'enseignement à tous les degrés était une affaire de politique plus que de religion. Je suis très fier de me trouver d'accord avec un archevêque... pour le moins, étant donné les applaudissements.

Ce qui me confirme encore plus dans cette opinion, c'est que les anticléricaux imitent à rebours les cléricaux. On voit des F:. M:., des radicaux des socialistes, tous plus athées les uns que les autres quand ils sont sur les planches (je veux dire à la tribune) envoyer leurs enfants aux écoles et collèges congréganistes et jésuitiques, et aux universités catholiques, leur faire remplir leurs devoirs religieux, les remplir eux-mêmes, quand ils le peuvent, en cachette, sans se compromettre.

Cléricaux et anticléricaux sont d'ailleurs bien naïfs...ou ne le sont pas assez, surtout en ce qui concerne l'enseignement primaire. Quels en sont les résultats ?

A 12 ans la plupart des enfants sortent de l'école avec le certificat d'études. De 12 à 16 ans, comme il est interdit aux patrons de les employer, beaucoup apprennent le métier d'apache, c'est toujours autant. De 16 à 20 ans, ils exercent ce métier et s'y perfectionnent ; et quand ils tirent au sort, la plupart ne savent plus ni lire ni écrire, et, si quelques-uns n'ont pas oublié, c'est qu'ils ont lu les journaux qui leur donnent tous les renseignements désirables sur leur profession, avec les portraits de tous ceux qui s'y distinguent.

Tout cela se ferait aussi bien sans écoles. Pourquoi donc l'État et l'Église sont-ils si ardents pour établir des « groupes scolaires » partout, jusque dans les plus petits villages ?

LE GLANEUR.

PITIÉ ET FRATERNITÉ

Appel à la bienfaisance.

Déjà quelques-uns de nos visiteurs ont entendu notre appel verbal ; cet appel vient aussi de trouver un écho près de plus d'un de nos lecteurs ; en le réitérant nous remercions très chaleureusement tous ceux, anonymes et connus,

qui ont bien voulu nous entendre. La liste des sommes reçues sera indiquée dans notre prochaine revue.

Les spirites, qui ont fréquenté le *siège de la Revue* et de la *Librairie Spirites*, rue des Petits-Champs et rue Cabanais, se rappelleront peut-être avoir connu deux braves et fidèles serviteurs de la maison, jeune fille et jeune homme, qui y ont rendu, pendant quinze ans, de modestes mais très appréciables services. Avant de quitter la maison ils se sont mariés et sont allés s'établir, l'un comme homme de peine dans une maison de commerce, l'autre comme concierge. Excellents travailleurs, d'une probité irréprochable, ils ont vécu humbles mais heureux jusqu'au jour où le malheur et la misère, ces redoutables fléaux, se sont déchaînés sur eux. Le mari, avec l'âge, a perdu sinon de son courage, du moins de ses forces : ses patrons l'ont remercié et il n'a pu jusqu'à présent retrouver une place. La femme, dans ses fonctions de concierge, s'est grièvement blessée au bras: trois fois de suite on a dû lui faire la section de ce membre. Bref aujourd'hui, dans ce pauvre intérieur, c'est la misère noire. Et cette misère est d'autant plus à plaindre qu'elle apparaît moins méritée. Mais qu'est-ce pour nous, chers lecteurs ? une double épreuve, une épreuve pour les victimes et une autre pour notre esprit de charité. Pitié pour ces malheureux qui sont nos frères ! Vieux vêtements et oboles si modestes soient-elles, nous recevrons tout avec reconnaissance pour ces malheureux.

La Rédaction.

Une maison qu'on a crue hantée

Mon cher Paul Leymarie,

Le spiritisme, et toutes les sciences occultes, ont, à Nantes, mis en mouvement presque la totalité des habitants, à propos d'une maison qu'on a crue hantée et dans laquelle toutes sortes de folies ont été attribuées aux esprits.

Voici d'ailleurs de quelle manière les choses se sont passées. Le journal qui s'en fait l'écho est des mieux informés, et se pique de ne rien négliger dans l'information. Je reconnais, en effet, que ce qu'il rapporte est exactement ce qui m'a été rapporté à moi-même. Je copie donc *le Populaire*. Voici :

Une grosse émotion règne dans les alentours de la place Delorme. Une maison serait hantée et les esprits frappeurs manifesteraient leur puissance par des faits que chacun peut contrôler.

Telle est la grave nouvelle qui nous était apportée ce matin. A la vérité, quelques bruits de phénomènes occultes étaient bien parvenus à nos oreilles,

vendredi dernier, mais nous n'y avions attaché aucune espèce d'importance. L'occultisme a ses partisans et ses détracteurs ; les sceptiques nient, les fanatiques affirment, les juste-milieu doutent.

Ce que l'on ne peut nier, puisque la science l'a établi, c'est que l'occultisme a été établi, contrôlé, affirmé par les expériences les plus sérieuses. Mais il en est de l'occultisme comme de la métaphysique. Faites discuter deux personnes d'opinions diverses et toutes deux différeront d'opinion sur les mots, tandis qu'elles s'accorderont sur la chose. C'est ce qui est arrivé devant nous, ce matin : deux spécialistes discutaient des faits ; l'un les attribuait au spiritisme, l'autre à l'état nerveux d'un médium, et les deux contradicteurs étaient d'accord sur ce point que les faits ayant amené leur présence à cet endroit étaient patents et dus à la mentalité particulière d'un enfant.

Voyons maintenant ce qui motivait cette grosse émotion :

Rue Copernic, n° 2, est un établissement de cordonnerie, où l'on fait le ressemelage américain. L'établissement comporte deux magasins, ayant chacun une chambre derrière et séparés par un corridor.

Là, habitent M. Sauvé, patron de la maison, âgé de 35 ans ; sa femme, âgée de 38 ans, mère d'un enfant de 13 ans, Marcel Séguin, qu'elle a eu d'un premier lit, et la mère de Mme Séguin, une vieille bonne femme de 76 ans.

Mercredi matin, M. Sauvé, devant aller à Saint-Nazaire, se leva de très bonne heure pour enlever la devanture du magasin. Il trouva dans l'un des magasins une petite bouteille de glycérine qui se trouvait la veille au soir dans l'autre magasin.

— Tiens, dit-il à sa femme, qu'est-ce que tu as fait ? Tu as apporté cette bouteille ici ?

— Moi, pas du tout. Je n'y ai pas touché.

— Elle n'est pourtant pas venue là toute seule !

Le colloque prit fin sur ces mots.

Après le départ de M. Sauvé, la grand'mère qui couchait dans la cuisine, avec le jeune Marcel, entendit un vacarme effroyable.

— Ça dégringole ! dit-elle. Ça dégringole !

Mme Sauvé accourut et trouva dans le magasin précédant cette cuisine, trois couteaux, une tasse à café, un vase de veilleuse et sept talons tournants en caoutchouc qui auraient dû être ailleurs. Prise de peur, Mme Sauvé ne voulut plus rester dans son magasin ; elle rejoignit son mari à Saint-Nazaire.

Dimanche matin, toute la famille était réunie.

Des morceaux de cuir, de la boutique, sont projetés dans la cuisine ; une

serviette d'écolier a le même sort. On la rapporte où elle était. Elle revient, toujours projetée avec la même violence.

Une paire de gros brodequins est aussi envoyée à toute volée du magasin dans la cuisine, puis trois ou quatre paires de chaussures, placées sur une étagère de plain-pied.

A une heure et demie de l'après-midi, ayant fini de déjeuner, M. Sauvé veut se raser.

Il est dans le magasin de droite; son fils, avec sa mère et sa grand'mère, dans la cuisine qui fait suite au magasin de gauche. Un bruit formidable retentit. M. Sauvé, appelé par son beau-fils, et aussi intrigué par le bruit, accourt. Toutes les assiettes et les verres ont été précipités d'un placard et beaucoup se sont brisés.

A ce moment, une pierre à affuter et des tenailles, qui étaient dans le magasin, lui frôlent le visage.

— Ce n'est pas possible ! s'écrie-t-il, on nous joue un tour.

Aussitôt, un soulier lui tombe sur le dos.

Pris de terreur, M. Sauvé court au commissariat de police du 5e canton et raconte ces faits bizarres. Un agent lui rit au nez.

— Ah ! vous croyez à ces histoires de revenant !

Néanmoins, l'agent suit M. Sauvé. Quand il entre dans la maison, il voit un monsieur qui reçoit deux souliers sur la tête.

Et nul ne peut voir quelle est la force occulte qui met en mouvement ces objets divers.

Un kilo de sucre, renfermé dans une boîte, des assiettes, des bouteilles, des chaussures entrent en danse. C'est vraiment infernal, aux dires des spectateurs de ces scènes.

M. Sauvé invite l'agent à prendre un verre. On en sert trois. Mme Sauvé laisse le sien plein et tout à coup le voilà transporté sur un lit.

Le soir, à huit heures, nouvelle représentation des esprits frappeurs. Une broche de cordonnier, en forme d'alène, mais avec une tige droite, courte et épaisse, voltige dans le magasin de gauche ; quelques instants auparavant on l'avait vue dans le magasin de droite. Et pourtant la porte de ce dernier était fermé et l'autre porte entr'ouverte.

On va chercher Bidart, l'hypnotiseur installé pour la Foire d'Été.

Il tranquillise la famille comme il peut mais se demande, lui aussi, quelle peut bien être la cause de tous ces faits anormaux.

Anormaux ? Ils ne le seront pas longtemps, car un peu de surveillance va montrer quelle est leur origine.

Pour ne pas que l'enfant ait peur, M. et Mme Sauvé le font coucher entre eux deux. Tout à coup, un meuble est renversé ; un tiroir de table de nuit est jeté sur le plancher.

A onze heures, des agents de police viennent faire des constatations. Le brigadier reçoit un soulier sur le dos ; les deux agents voient un œuf, qui était sur la cheminée, ainsi qu'une assiette, passer par deux portes entr'ouvertes et tomber à leurs pieds. Boîtes, bobines de fil, boîtes d'épingles à cheveux, tout cela danse une sarabande infernale. On a beau être solide d'esprit, cela fait toujours quelque chose. Il y a sûrement du mystérieux dans toute cette affaire, mais le mystérieux lui-même n'est-il pas une cause d'angoisse ou d'inquiétude ?

La nuit se passe assez tranquille. Ce matin, la laitière se présente. Elle pose son bidon sur la table.

Qu'on juge de l'émoi de la pauvre femme, quand elle voit son bidon se diriger vers elle et le lait, les bols, la table et la table de nuit mis en mouvement par une force invisible.

La pauvre femme prend ses jambes à son cou, se sauve absolument affolée, comme si elle avait le diable à ses trousses !

Les voisins sont mis au courant de ces faits. Ils arrivent en masse, envahissent la maison hantée, encombrent la voie publique. Un service d'ordre doit même être établi. Les agents sont en permanence à l'intérieur et à l'extérieur. Le commissaire de police du canton vient même faire une enquête.

Tout à coup, un dessous de plat par trois fois voltige autour d'un agent.

Et la main instigatrice du mouvement est toujours invisible !

Peu après, une paire de gros ciseaux, un tournevis passent entre deux portes entr'ouvertes.

C'est à jeter sa langue aux chats.

A ce moment, nous arrivons, et comme tout le monde, nous nous livrons à toutes sortes de conjectures.

M. Antoine, le conférencier spirite, est présent. Quand il nous aperçoit :

— C'est l'enfant de la maison qui est médium !

Et nous regardons le « gosse », qui arrive à ce moment de la place Bretagne, où il est allé faire une course. C'est un enfant qui paraît bien conformé ; sa taille est normale, mais sa pâleur est extrême et ses grands yeux bleus, presque hagards, dénotent une nervosité extrême. C'est un lymphatique nerveux.

A M. Antoine, l'enfant dit qu'il n'a pas marché pour venir de la place Bretagne. Il a sautillé.

Il lui semble être d'une légèreté d'oiseau et ne sent pas sur lui ses effets. Il croit, à certains moments, que son pantalon est gonflé par le vent et qu'il « file » comme un navire dont la voile est gonflée.

Tout à coup, l'enfant bondit. Il se montre irritable, impatient. Il se retire dans la cuisine. Nous sommes à ce moment dans le magasin de gauche.

Quelques instants après, un coquetier tombe aux pieds de Mme Sauvé, qui est à côté de nous.

M. Léonce, médium de l'établissement Bidart, qui vient d'arriver, discute du cas avec M. Antoine. Tous deux sont bien d'accord pour mettre les manifestations à la charge de l'enfant : manifestations directes ou indirectes, mais certainement inconscientes. Il faut donc surveiller l'enfant.

Une écumoire tombe dans le magasin. Je me précipite dans la cuisine, avec la mère, de plus en plus affolée. Marcel Séguin est seul, debout au pied de la table. Il semble inconscient.

— Ou était l'écumoire ?

— Là, monsieur, suspendue devant la cheminée.

— Vous en êtes bien sûre?

— Oh ! certainement.

Un agent de la sûreté, qui a vu un geste suspect de l'enfant, se place à la porte de la cuisine donnant sur le corridor et ne quitte pas l'enfant des yeux. Le calme revient.

Au moment de partir, l'idée me vient de regarder par l'interstice de la porte. Je vois très bien l'enfant et lui ne me voit pas. Je fais signe à l'agent de se retirer. Il a compris et va dans le magasin. Je vois alors très nettement Marcel Séguin quitter sa place. A ce moment tombe un objet dans le magasin et l'enfant vient reprendre son attitude inquiète à côté de la table.

La cause est entendue.

Poussé par une force nerveuse singulière, Marcel Séguin joue « les esprits frappeurs ». C'est, nous dit M. Antoine, un curieux cas d'auto-lévitation.

Ce cas est connu, classique même, mais il est très rare.

C'est une nervosité semblable qui a fait la fortune d'un médium célèbre, Eusappia Paladino, une Napolitaine qui a longtemps intrigué la science. On l'a vue assise sur une chaise et être mystérieusement transportée à un autre endroit.

Il est très probable que Marcel Séguin est en proie à une crise de grande hystérie qui le pousse à ces actes singuliers. Lui-même ne s'en rend pas compte.

Il avait, du reste, été interrogé, et avait nié être pour quelque chose dans les déplacements d'objets.

Il est probable que le cas va être soumis à des notabilités médicales nantaises, les docteurs Ollive et Biaute, et à d'autres personnes s'occupant de phénomènes psychiques. Espérons que, après ces explications et constatations, la grosse émotion qui règne dans le quartier disparaîtra.

Certes, on ne peut nier ni l'occultisme, ni le spiritisme, pas plus que les phénomènes si curieux de la télépathie, mais cependant il est bon de ne pas

accepter sans contrôle toutes les manifestations mystérieuses qui nous sont signalées ou dont nous sommes les témoins.

Vous le voyez, mon cher Paul, devant des compte rendus aussi complets, et de faits aussi étranges, je devais me déranger à mon tour. Je fus invité d'ailleurs par la famille du prétendu médium et, à une heure désignée, avec quelques agents de la police secrète, des médecins, des avocats, je me rendis rue Copernic, où les esprits nous jouèrent le tour de ne plus se montrer. Ah ! ce ne fut pas long à refroidir l'enthousiasme des uns, et à guérir la peur des autres ! Le moyen était à la portée de tous, mais nul n'y avait songé : il fallait faire de la lumière dans un magasin plutôt obscur.

Mais notre intervention ne fut pas l'affaire de tout le monde; et les sorciers, les somnambules, les tireuses de cartes, les pâtres des champs de foires, le sot public amateur de merveilleux, sans souci de la vérité, tout ce ramassi de gens, tarés et bêtes, nous aurait fait volontiers un mauvais parti parce que nous projettions un rayon de lumière, qui toujours fait fuir les fantômes. Ils étaient faciles à faire fuir puisqu'ils n'opéraient pas ailleurs que dans les mains d'un gosse très habile, qui s'amusait à faire *un petit médium*.

Après notre intervention, et les bons conseils que nous avons donnés au gosse et à sa famille, j'ai cru devoir adresser au *Populaire* la lettre suivante :

Nantes, le 20 septembre 1910.

Mon cher Ami,

Voulez-vous me permettre de dire mon mot dans *le Populaire*, au sujet des prétendus phénomènes occultes de la rue Copernic ?

J'ai lu le compte rendu que vous leur avez consacré, où votre reporter a fidèlement dit ce que cinquante témoins m'ont répété à moi-même. *Le Populaire* n'a rien omis, et il a bien fait.

Mais les « Esprits » sont-ils pour quelque chose dans tous ces soulèvements et enlèvements de formes et de semelles de chaussures, de meubles, d'ustensiles de ménage ?

Le magnétisme joue-t-il même un rôle quelconque dans tout cela ?

Je n'en crois rien ; et c'est cela que je tiens à déclarer comme magnétiste, et comme spirite surtout, comme philosophe religieux également ; car c'est en philosophe religieux que, depuis trente-sept ans, je cherche, dans ce domaine, quelques vérités solides, soutenant ma vie et mes épreuves, et prouvant, à qui veut réfléchir, la réalité du monde des « Esprits ».

Beaucoup de personnes parlant du spiritisme ne savent malheureusement pas ce qu'elles disent ; et il est même bien peu de spirites capables de définir le spiritisme, parce que les spirites, recrutés parmi les adversai-

res des religions, et particulièrement de la religion catholique, bien qu'élevés par les prêtres, ne veulent voir dans le spiritisme qu'une opposition nouvelle aux anciennes croyances et aux anciens dogmes, comme s'il y avait quelque chose de nouveau sous le soleil.

Les vrais spirites, ceux que les Allan Kardec, les Fauvety, les Courtépée, les abbé Roca ont formés ne font pas partie de ces sectaires et considèrent le spiritisme, non pas comme une religion nouvelle, mais comme la continuation et l'affirmation de l'éternelle et universelle religion, dont la mission, à travers tous les siècles, a été de maintenir dans l'esprit de l'homme le culte de ceux qui ne sont plus visiblement parmi nous, mais cependant existent dans notre ambiance, mêlent, ou continuent de mêler leurs pensées aux nôtres et, quoique invisibles, ne cessent de travailler à leur amélioration morale et intellectuelle et à notre propre amélioration à ce double point de vous.

Vous le voyez, mon cher ami, les prétendus phénomènes de la rue Copernic n'ont rien à voir avec le spiritisme envisagé à ce haut point de vue, le seul qui soit digne de sa mission et de sa haute portée philosophique, je dirai même sociale.

Ici ni bêtises, ni haines, ni sectarisme. Mais une affirmation reposant sur des faits constatés par les hommes les plus marquants et les plus indépendants de l'humanité. Je pourrais les nommer, depuis Moïse, en passant par Platon, Socrate, Jésus, les Pères de l'Église, les protestants inspirés des Cévennes, les savants modernes, même aliénistes, tel Lombroso.

Mais revenons à la rue Copernic. J'ai cru, sur le rapport des témoins, qu'il y avait là des faits sérieux et vrais. Je m'y suis transporté, et ma déception a été complète.

Cependant, j'ai retenu bien des choses utiles pour un philosophe et un sociologue.

Le merveilleux joue un rôle considérable dans la pensée des hommes, et la moindre manifestation qui s'y rattache, attire une foule bien curieuse à étudier.

La recherche du merveilleux est, hélas, une maladie de l'âme, elle n'est pas à classer parmi les utilités sociales.

J'ai vu, rue Copernic, combien la crédulité est grande : sorciers et sorcières, tireuses de cartes, somnambules, qui ne dorment pas, fabricantes d'eau bénite, à l'aide de formules idiotes, etc.

Eh bien ! mon cher ami, ces misères de l'esprit humain, de l'esprit de la foule sont à combattre, car l'esprit humain reste toujours dans les ténèbres.

Votre ami dévoué,

Évidemment bien des spirites n'auront pas été très satisfaits de ma réponse.

Je le regrette, mais je maintiens qu'elle a été ce qu'elle devait être, et ce n'est pas vous, continuateur d'Allan Kardec qui la blâmerez. Elle a d'ailleurs eu l'approbation des spirites instruits dans la doctrine, qui ne sépare pas l'idée spirite de l'idée religieuse; cela me suffit.

Les spirites, qui ne lisent pas, ou lisent mal, ce qui est la même chose feraient mieux de ne jamais parler de spiritisme que de compromettre notre grande idée en la défigurant.

Le spiritisme n'est pas à la portée de ceux qui ne savent pas lire ou lisent mal.

C'est inimaginable les âneries et les inepties que j'entends débiter sur le spiritisme par de prétendus « frères en croyance » : ces « frères-là » me font l'effet de « faux frères ».

Je voudrais bien aussi que les spirites se déshabituassent de confondre nos saintes doctrines, et nos saintes pratiques d'évocations, avec les nécromancies sacrilèges des sorciers et sorcières et diseurs et diseuses de bonne aventure.

Évoquer les morts c'est se livrer à un acte de grande piété.

Qu'on relise donc Allan Kardec, mais qu'on le relise donc !

Spirites ignorants, et sans piété, vous faites honte au spiritisme et ne vous rendez pas compte de sa haute et religieuse mission.

Pardonnez-moi, mon cher Paul, cet emportement, mais il me semble que moi qui ai souffert, avec tant d'autres, persécution pour la cause, qui ai été calomnié, parce qu'incompris, par les adversaires de nos chères idées, j'ai le droit de faire un peu la leçon à ceux qui ont mis dans leur tête de faire sortir le Spiritisme de la voie qui a été la sienne dès 1848, et bien mieux encore quand Allan Kardec a reçu de Dieu la mission de coordonner son enseignement et de définir clairement son but qui est : *De réveiller et de maintenir le sentiment religieux par la certitude de notre immortalité et la communion permanente et certaine des vivants et des morts.*

Une bonne accolade, mon cher Paul.

P. VERDAD-LESSARD

L'image sanguinolente de Buenos-Aires

II

La Paz, le 25 septembre 1910.

Dans ma lettre du 30 août, j'ai reproduit trois documents.

Pour abréger, je les appelle document *Nacion*, document *Fraternidad*, document Ovidio *Rebaudi*.

Voici une quatrième pièce justificative.

C'est une lettre de M. Egidio Zaniboni.

Elle porte la date du 25 juin 1910.

Elle est adressée à M. Cosme Marigno, directeur de *Constancia*, journal hebdomadaire dont j'ai eu l'occasion de parler précédemment.

Elle est du plus vif intérêt.

« Mon très cher ami,

« Je vous écris ces lignes avant de lire la revue *Constancia* de ce jour.

« Elle ne m'est pas encore parvenue.

« Il est deux heures après-midi, samedi 25 juin.

« Aussitôt lue votre aimable lettre, dans le doute que ce pouvait être la combinaison de l'humidité avec la couleur de l'oléographie, j'ai couru à la chambre de Pichincha.

« Je fis décrocher l'image; je la posai à terre pour la mieux voir.

« Je la fis bien laver avec un torchon blanc et je vis sortir la saleté des mouches et la poussière adhérente, les couleurs restèrent intactes.

« Je fus tranquillisé sur les doutes que j'avais eus.

« Je me persuadai que la peinture n'est pas la cause du phénomène.

« Nonobstant je poursuis l'étude à ce point de vue et je vois:

« C'est une chromolithographie.

« C'est par ignorance que nous l'avons appelée oléographie.

« C'est une feuille de papier, dont la dimension est de 75 centimètres sur 55, et qui est chromolithographiée.

« Son poids total est 125 grammes.

« Le même papier, sans être chromolithographié, pèse de 115 à 120 grammes.

« Le total des couleurs qu'il a pu recevoir, en prenant toutes les couleurs de toute la surface, n'atteint pas 10 grammes.

« La surface chromolithographiée par ces 10 grammes de couleur est de 78 centimètres carrés.

« La surface des plaies, seules places où apparaît le liquide brûlant, mesurée avec exactitude, est de moins de 3 centimètres carrés.

« Couleurs, 10 grammes pour 78 centimètres carrés, donc 235 milligrammes pour 3 centimètres carrés; ou, en nombre rond, très peu plus d'un quart de gramme.

« Le phénomène de l'apparition du liquide couleur de sang a commencé au milieu de la nuit du 9 avril 1910.

« Quant à moi, j'ai cru, d'après les journaux d'alors, que c'était une farce.

« Ce n'est que le jour de l'Ascension, à la fin du mois d'avril, que je me décidai d'aller voir l'image.

« Or il a été constaté par des centaines de témoins, que pendant les quinze ou vingt premiers jours, il apparaissait incessamment des gouttes sur les plaies, jusqu'à cinq cents et plus par jour !

« Quand j'eus l'occasion de voir le phénomène pour la première fois, selon mon opinion, il pouvait apparaître six gouttes à l'heure.

« Le calcul que je vous ai écrit, à la date du 9 juin, est plus de moitié au-dessous de la réalité, puisque selon le dire des témoins du premier jour, les gouttes qui ont été essuyées font un total de plusieurs milliers.

« Nous voilà à soixante-seize jours du commencement du phénomène et jusqu'ici personne n'a pris la peine d'en faire une étude scientifique !

« On ne peut scientifiquement admettre qu'un quart de gramme de couleurs ait pu produire cinq mille gouttes de liquide fortement coloré et brûlant, qui pèseraient des centaines de grammes.

« Lisez ce que rapporte le numéro de *El Espiritismo* du mois de juin, à la page 194 et je crois que tous les gens qui se disent *ayant vu* racontent les mêmes choses.

« Autre fait qui appelle mon attention :

« Quand un médium pénètre dans la chambre du numéro 1135 de la rue Pichincha, il tombe en état de crise, soit en entrant, soit un instant après.

« J'ignore si ce dernier phénomène peut avoir une corrélation avec le phénomène qui nous occupe.

« C'est à ceux qui savent de l'apprendre à ceux qui ne savent pas.

« Les prêtres méritent égards, respect et vénération.

« Quand ils ignorent les vérités du spiritisme, c'est le devoir des spirites de leur communiquer tous les moyens de s'éclairer, sans aucune jactance ni prétention.

« M. le curé de la paroisse de Saint-Cristophe, don Francisco Reverter, beau-frère de l'avocat Juan A. Martinolich a dit à l'Allemand, don Roberto Ekstein, que peu importe la nature du liquide qui apparaît sur les plaies de l'image, que ce soit du vin, de la couleur, ou quelque substance autre que du sang.

« Peu lui importe ! Et, dans tous les cas, il le retient, le caractérise, et le croit *un miracle !*

« Le mécanicien du port travaille avec une évidente bonne foi et une ardeur incroyable auprès de l'archevêque et de son curé, pour qu'ils donnent leur avis officieusement et déclarent *le miracle.*

« Les messieurs prêtres lui ont promis de s'en occuper et de lui répondre dans deux ans si c'est un miracle, ou non.

« Vous êtes, vous, entre tous, la personne la mieux préparée à trancher la question.

« Vous êtes le plus qualifié, le plus autorisé pour écrire là-dessus en connaissance de cause.

« Mon attention est très frappée d'une circonstance spéciale.

« Il se passe des jours, sans que des gouttes apparaissent !

« Mais quand se présente un personnage d'importance ou des pèlerins accourus exprès d'au delà des mers : A peine sont-ils entrés dans la pièce, apparition des gouttes !

« Et ils les recueillent !

« Vous feriez bien d'inviter M. Odell à s'y rendre avec ses appareils et aussi Mme de Razetti avec quelques membres de *Constancia*, pour faire la chaîne.

« Une ou deux pareilles séances pourraient exercer une influence favorable sur l'expérimentation et produire des effets utiles à tous.

« Depuis votre lettre, on compte des centaines de gens qui, postérieurement au 26 mai, ont recueilli du liquide sur leurs mouchoirs.

« Le 21 de ce mois, Mme Petrona Baro, domicilié rue Lavalle, no 2664, y a été pour le Dr Rebaudi et y a recueilli une goutte sur une lame de cristal pour le docteur.

« Hier, 24 juin, à 2 h. 35, M. Eurique C. Geger, notaire, rue Cangallo, no 845, a fait un procès-verbal, d'une goutte recueillie par lui-même.

« Hier, 24, à 5 heures de l'après-midi, autre procès-verbal, signé par M. Absalon Sahade, chef d'une grande maison de commerce de Cordoba (Calle Entre Rios, no 310), pour deux gouttes.

« Occupez-vous-en sérieusement ! Croyez-moi ! C'est une bonne œuvre. »

Ce quatrième document, le document Zaniboni, est d'une extrême précision sur un certain nombre de détails.

C'est ce qui en fait le prix inestimable.

Mais, d'abord, qu'est-ce qu'un miracle ?

Je réponds à M. Zaniboni.

« On ne peut accepter la définition courante, qui se contente de souligner la rareté, la singularité, ou l'incompréhensibilité, tout au moins provisoire du phénomène.

« Et de *présumer* ou d'*affirmer* qu'il est dû à une intervention surnaturelle. »

Et, cette réponse, ce n'est pas moi qui l'adresse à M. Zaniboni : Je l'emprunte à M. Saintyves.

1. « J'appelle miracle un fait rare et même unique,

2. « considéré par celui qui le rapporte,

3. « comme surpassant les forces de la nature sensible, animée ou inanimée,

4. « impliquant par suite l'intervention d'un être surnaturel,

5. « diabolique, angélique, ou divin,

6. « et attestant de plus la valeur religieuse d'un personnage, d'une doctrine ou d'une révélation. »

Telle est la définition que présente M. Saintyves dans *Le Discernement du Miracle* (librairie E. Nourry).

Elle peut se considérer sous chacun des six aspects des alinéas précédents.

On peut lui faire un reproche de sa longueur.

Mais mieux vaut un alinéa de plus, un critérium de plus.

Chacun de ces aspects aide à l'usage d'une formule, qui élimine quantité de prétendus miracles de la définition courante.

Il en restera toujours trop !

Il est bien clair que l'image sanguinolente de Buenos-Ayres est un fait rare.

Ce n'est assurément pas un fait unique !

La tradition, l'histoire, l'observation contemporaine enregistrent des milliers de faits, sinon identiques, tout au moins fort analogues.

L'image de Buenos-Ayres est considérée par le Dr Vignas, c'est-à-dire par une autorité, jouissant à Buenos-Ayres d'une grande considération, comme surpassant les forces de la nature sensible, animée ou inanimée.

A la vérité, cette opinion n'est point partagée par le Dr Ovidio Rebaudi.

Le Dr Rebaudi appartient, en effet, à une autre école que le Dr Vignas.

Cette école admet que le phénomène de la rue Pichincha, tout rare qu'il est, ne dépasse pas les forces de la nature sensible, animée.

A ces forces particulières, capables de produire le phénomène, l'école *Rebaudi* donne le nom de *forces psychiques*.

Ainsi le phénomène de Buenos-Ayres se trouve d'ores et déjà miracle pour le Dr Vignas selon le troisième aspect de la définition.

Il se trouve ne pas être un miracle, selon le Dr Rebaudi.

La discussion ultérieure déterminera laquelle des deux écoles raisonne juste dans l'explication de l'*image qui suinte du sang*.

Les quatrième et cinquième aspects de la définition sont relatifs à l'identification de la cause surnaturelle, cause plus ou moins vague qui est en opposition aux forces de la nature sensible.

Ils correspondent à la conception religieuse du miracle.

Le miracle est, en effet, la base des religions anciennes et actuelles; en particulier, de la religion catholique, laquelle gouverne encore le roi d'Espagne et l'empereur d'Autriche, de la façon dont une mère autoritaire gouverne un enfant de trois ans.

M. Saintyves, en adoptant les trois termes de la théologie catholique, pour caractériser le cinquième aspect du miracle, a copié les mots qui gouvernaient naguère, en outre des prédécesseurs du roi d'Espagne et de l'empereur d'Autriche, le roi Louis XIV, le roi Louis XV, le roi Louis XVI, le roi Charles X, pour ne citer que des ascendants français de la pensée contemporaine.

Les mêmes mots, *anges! démons! Dieu!* présentent l'avantage de pouvoir discuter les idées de l'école du Dr Vignas, école qui a pour elle la plupart des livres écrits sur les miracles, au cours des siècles qui nous ont précédé.

Cela est d'autant plus intéressant qu'à Buenos-Ayres la religion catholique est la religion de l'État, comme en Espagne.

Il en résulte que les lois de la religion catholique sont lois de l'État.

Et bien peu des Français d'aujourd'hui gardent le souvenir de ce que cela signifie.

Les autres religions y sont simplement tolérées, comme en Espagne.

Le droit de naître, celui de se marier, celui de mourir, dépendent de la religion catholique.

Au reste, anges! démons! Dieu! sont autant de mots, créés par l'usage, afin d'exprimer des idées et surtout pour raconter l'origine du monde, selon la Genèse.

Les mots importent comme représentation de ces idées! Pas plus!

L'école du Dr Rebaudi préfère l'explication des mêmes idées par les forces psychiques et par des êtres, analogues à l'homme, quant à l'intelligence; différents de lui quant à leur désincarnation, dont l'action sur les phénomènes ne diffère pas essentiellement de celle que la Genèse et, après elle, l'Église catholique attribue aux anges, aux démons et à Dieu, si bien qu'on peut s'y tromper.

Au moment où j'écris cette lettre, je n'ai pas encore reçu le travail du Dr Vignas sur le phénomène de la rue Pichincha.

J'ignore, par conséquent, le détail de ses arguments.

Mais il est probable que le sixième aspect de la définition du miracle est satisfait dans son travail, comme attestation de la valeur religieuse de la doctrine du Sacré-Cœur, de la dévotion à cette doctrine et des révélations qui l'ont provoquée au temps du roi Louis XIV.

Au reste, le phénomène de la rue Pichincha paraît secondaire, en comparaison de celui que je lisais hier dans *El Diario :*

CHRONIQUE RELIGIEUSE

Le miracle de saint Janvier s'est accompli :

Rome. — 19 septembre 1910.— Plus de cinq mille personnes se pressaient, ce matin, dans la cathédrale de Naples, pour assister au spectacle de la liquéfaction du sang de saint Janvier.

En première ligne, dans la chapelle du Trésor, un groupe de femmes que la tradition prétend descendantes du saint, récitent des litanies, dans un brouhaha assourdissant.

Quand, à neuf heures précises, Mgr Luigi Caracciolo sort de la bourse de soie et d'or les clés du reliquaire où sont enfermés le buste de saint Janvier et l'ampoule contenant le sang, les chanoines constatent qu'il est coagulé.

De ses mains tremblantes, le prélat soulève la relique et la montre au public !

Les prières éclatent !

Mais dix, vingt minutes s'écoulent.

Le public se désole.

Invocations et imprécations se mêlent.

Le temps passe, le tapage augmente.

Enfin, à dix heures moins quelques secondes, le miracle s'accomplit !

Mgr Caracciolo tend l'ampoule vers le public, et la scène devient indescriptible.

Hurlements de joie ! trépignements ! gesticulations !

Les fidèles semblent pris de folie.

Les uns pleurent, les autres prient.

La populace envahit le dôme, pendant que le canon tonne, au château Saint-Elme, pour annoncer la nouvelle.

Jamais le phénomène n'avait été attendu avec autant d'angoisse qu'aujourd'hui !

En lisant *El Diario*, j'ai souvenance des réflexions de *Senex* sur ce sujet (*Revue spirite* de décembre 1909) antérieures, par conséquent, de plusieurs mois au télégramme que je viens de copier.

« La supercherie doit être mise de côté.

« L'explication ?

« Est-il difficile aux *invisibles* de faire entrer dans le récipient une certaine quantité de sang liquide ?

« Pour obtenir ce résultat, il faut le fluide des *médiums* qui se trouvent dans l'assistance.

« Et, lorsqu'il n'y a pas de médiums assez puissants, le phénomène ne se produit pas.

« Ce qui arrive assez souvent!

« Après la cérémonie, ils dématérialisent le liquide qu'ils ont apporté!

« Et il ne reste plus, au fond de l'ampoule, qu'une petite quantité de sang, qui se coagule et sèche rapidement.

« Ceci n'est qu'une hypothèse.

« Elle paraîtra FOLLE à ceux qui ne sont pas familiarisés avec les études psychiques et avec les phénomènes extraordinaires obtenus par certains médiums.

« Aujourd'hui que des phénomènes, aussi extraordinaires et paraissant tout aussi invraisemblables, ont été étudiés et reconnus VRAIS par des hommes de science, il n'y a aucune raison pour qu'on n'examine pas, au point de vue scientifique, la liquéfaction du sang de saint Janvier. »

Je me rappelle aussi à ce propos l'alerte boutade du général Fix (*Revue spirite*, mars 1910):

« Le sang de saint Janvier n'est autre chose qu'un morceau de cire fine d'Espagne. »

Le chiendent, c'est l'expérience de spectroscopie de M. Raphael Januario, professeur de chimie à Naples, du 26 septembre 1902, qui lui fit dire, dans une seconde d'émotion intense:

« Voilà! Voilà les bandes! C'est du sang! »

Et à ce sujet, M. Marcel Mangin a écrit avec raison dans les *Annales des Sciences Psychiques :*

« J'aurais mieux aimé que le Dr Januario conservât son sang-froid et fît prendre une photographie! »

Mais il ne faut pas être trop difficile.

Le général Fix admettra bien que si c'eût été de la cire d'Espagne, M. Raphael Januario n'aurait pas publié le résultat de son expérience spectroscopique.

Appliquons, du reste, au phénomène du *Dôme de Naples* le sixième aspect de la définition du miracle d'après Saintyves:

« Ou ce phénomène n'a aucun sens!

« Ou il atteste la sainteté de saint Janvier!

« Et par voie de conséquence, puissance d'intercession de saint Janvier!

« Et par voie de conséquence secondaire, utilité de sa dévotion, y compris les gens qui la servent!

« Pas d'attestation de la sainteté de saint Janvier par le phénomène! Le phénomène est insignifiant.

« Attestation de cette sainteté! Alors en avant les prières! en avant les pèlerinages! en avant les vœux! en avant les offrandes! »

Bref le sixième aspect de la définition du miracle en est la clef !

Dans l'image de la rue Pichincha, c'est l'attestation de la vérité de la doctrine du Sacré-Cœur :

Par voie de conséquence, puissance de son intercession.

Par voie d'effet secondaire, utilité de sa dévotion, des prières, des pèlerinages, des offrandes à l'image, par l'intermédiaire de ceux qui en ont le monopole.

Supprimer le sixième aspect de la définition, c'est priver le phénomène de son principal intérêt ! C'est évident !

De la liquéfaction du dôme de Naples je rapproche brièvement le suintement de la pierre de Pouzzoles.

« A un kilomètre de Pouzzoles, à l'endroit où saint Janvier a été décapité, s'élève une église, dédiée au martyr.

« Entrons ! A droite, une chapelle grillée !

« Dans le mur de gauche de la chapelle, une niche fermée par une porte de bois.

« Derrière cette porte, une autre porte vitrée.

« Au fond, une pierre spongieuse d'un gris obscur, avec taches rougeâtres, dont la teinte rappelle le sang desséché.

« La tradition veut que sainte Eusébie, après avoir recueilli le sang de saint Janvier, ait essuyé sur cette pierre ses mains ensanglantées.

« Le samedi qui précède le premier dimanche de mai, vers 7 heures du soir, et le 19 septembre, vers 9 h. 1/2 du matin, le gris obscur de la pierre apparaît rougeâtre et les taches rougeâtres apparaissent plus rouges.

« Le phénomène dure toujours moins de deux heures.

« Il se produit parfois un supplément, qui consiste dans un suintement de petites perles liquides, dans la limite des taches. »

Le phénomène de Pouzzoles présente encore plus d'analogie que celui du dôme de Naples avec l'image de Buenos-Ayres.

Il nous aidera, comme le précédent, à en étudier quelques-unes des difficultés.

Au reste, il y a recrudescence actuelle de phénomènes, répondant à la définition de : *Le Discernement du Miracle.* En voilà encore un, que je lis dans *le Courrier du Mexique.*

UNE PROPHÉTIE

LA VISION D'UN RELIGIEUX IRLANDAIS

Il y a quelques jours, arrivait à Rome un religieux irlandais qui jouit dans le monde catholique du Royaume-Uni d'une grande réputation de sainteté.

Au Collegio Irlandese, où il était descendu, il raconta devant quelques

personnes que, s'étant arrêté en route, à Bobbio, où se trouve le tombeau de saint Columban, il avait eu une vision extraordinaire.

Tandis qu'il priait, dans la crypte, pour le Pape et pour l'Église, saint Columban *sortit de son tombeau* et lui apparut.

Il lui expliqua le sens de la devise que l'évêque irlandais, saint Malachie, assigna à Pie X dans sa fameuse histoire prophétique des papes : *Ignis ardens*, et il ajouta :

« Pie X devra bientôt fuir de Rome devant la fureur des ennemis de l'Église.

« Il se réfugiera d'abord en Suisse et y résidera dans l'ancien château des princes-évêques de Bâle. Un peu plus tard, il ira dans le Royaume-Uni, qui reviendra en grande majorité au catholicisme.

« Il se fixera à Armagh, en Irlande, où il finira ses jours.

« Sous le pontificat de son successeur, dont la devise, fixée par saint Malachie, est : *Religio depopulata*, la religion catholique subira une grande éclipse sur le continent.

« Enfin viendra d'outre-mer un pape désigné par la devise : *Venit de limine*, qui rentrera triomphalement au Vatican, dont les grandes nations européennes, revenues au culte catholique, lui ouvriront les portes toutes grandes. »

Quand on eut connaissance de ces propos dans l'entourage du pape, le secrétaire d'État fit venir le religieux irlandais et l'engagea à aller faire une retraite prolongée dans une abbaye de son ordre, en lui recommandant de ne plus raconter sa vision.

Dans une page célèbre, Newman a déjà prophétisé l'exode de la papauté vers « l'Ile des Saints » et le rétablissement du catholicisme sur le continent européen par un pape insulaire, que désigne la devise : *Venit de limine*.

(*A suivre*) DON PABLO

La Pensée de Jésus (Suite)

CHAPITRE VI

LE PRÉJUGÉ

La raison. — Obligation d'en faire usage. — Armes du préjugé. — Ce qui est du ciel, ce qui est de la terre. — Réalité du fond, unanité de la forme. — Progrès dans la connaissance de Dieu. — Respect à la bonne foi ! — Ne blessez personne.

1. Gardez-vous des préjugés ; ils sont le plus grand obstacle au développement de la raison humaine. Quand ils sont forts, ils la compriment au point

de l'annihiler; quand ils luttent à forces égales, ils la rendent furieuse; quand ils sont devenus faibles au point de ne plus se tenir debout, ils livrent au mépris des soi-disant hommes forts les choses les plus saintes.

2. Le préjugé c'est l'ignorance, ou qui pis est, la fausse science, bien inférieure, malgré ses prétentions, à l'ignorance qui s'avoue sans hypocrisie. Car de même qu'on ne croit pas à tout homme qui se dit vertueux, on ne doit pas croire à tout homme qui se dit ignorant ; tel qui confesse devant vous son ignorance en paroles, se croit intérieurement plus savant que vous.

3. L'hypocrisie est encore partout, les preuves en sont évidentes, parce que la raison n'est complètement nulle part. La raison est l'organe de la vérité. Mais cet organe est plus ou moins imparfait selon les individus à qui la vérité s'adresse. Le vase doit être en rapport avec le liquide qu'il est destiné à contenir.

4. Cependant, quelque fragile que soit en vous ce vase qui doit recevoir la précieuse liqueur qu'on nomme vérité, quelque dénaturée qu'elle soit par son contact avec lui, ne le méprisez pas, rendez-le au contraire de plus en plus digne de l'objet pour lequel il a été fabriqué, car ce vase est votre propre raison.

5. Celui qui ne fait pas usage de sa raison n'est pas dans les voies de Dieu. Plus une chose est importante, plus elle doit attirer l'œil de la raison. Que chacun soumette sa raison à la raison d'autrui lorsque la conscience le commande, que celui qui se sent faible s'appuie sur un plus fort que lui, rien de plus naturel et de plus conforme à la loi ; mais il faut que chacun, dans une juste mesure, s'appuie sur ses propres forces.

6. Qui donc, dans sa conduite particulière et en ce qui concerne ses affaires temporelles, n'écoute pas sa propre raison? Quel est l'homme jouissant de son bon sens qui abandonne à d'autres d'une manière absolue le soin de ces choses? Personne. Pourquoi donc vous désintéressez-vous des biens éternels? Ne valent-ils pas la peine qu'on s'en occupe?

7. Je vous le dis en vérité, il n'est pas d'étude plus utile et plus profitable. Croyez-vous donc qu'elle soit uniquement réservée à certains hommes et que votre conscience et votre raison doivent rester en vous comme des meubles inutiles? La vérité éternelle est l'héritage par excellence de votre Père céleste. chacun y a une part égale à son intelligence acquise.

8. L'abandon, par le plus grand nombre, des questions si importantes qui concernent la vie future est ce qui fait la plus grande puissance du préjugé, L'indifférence en ces matières est mortelle à l'âme, tellement mortelle qu'elle finit par douter d'elle-même en attendant qu'elle en vienne à nier sa propre existence.

9. Mieux vaudrait mille fois tomber dans l'erreur que de laisser sa raison inactive dans des choses aussi graves. C'est seulement en traversant beau-

coup d'erreurs qu'on arrive à la vérité, Du reste, qu'est-ce que l'erreur? Une vérité incomplète, c'est la vérité envisagée d'un faux point de vue, et il n'en est pas de plus faux que de ne pas s'en occuper du tout.

10. Ne laissez à personne le soin de votre salut. Si le salut est dans les œuvres, il est aussi dans l'instruction, car les œuvres ne valent que par l'intention qui les dicte, et toute intention doit être raisonnée. Or comment raisonner sur ce qu'on ne connaît pas?

11. La connaissance des choses vient par la discussion. La discussion conduit à la lumière; c'est donc un préjugé, le plus grand de tous, que de vouloir interdire la discussion sur un point quelconque des renseignements que les diverses époques de son existence ont donnés à l'hunanimité.

12. Que rien n'échappe à votre examen et n'admettez en toute matière que ce qui vous paraît admissible. Agir autrement est faire acte d'hypocrisie. Il ne vous appartient pas d'abdiquer les droits de votre raison. Vous pouvez sans doute en faire parfois un mauvais usage, mais mieux vaut en user mal que n'en pas user du tout. Quel est l'ouvrier qui manie son outil en maître du premier coup?

13. Le premier qui a eu la prétention de condamner la vérité éternelle à l'immobilité a eu une aspiration semblable à celle de l'homme qui prétendrait arrêter le mouvement des créations qui animent l'espace. On pourrait qualifier cela de folie, mais ce mot et l'idée qu'il représente doivent être bannis de notre langage et de notre pensée.

14. Si vous voulez que vos enseignements soient écoutés et produisent de bons fruits, soumettez-les d'abord au contrôle sévère de votre raison, purgez-les de tout ce qui peut les faire repousser par la raison des autres, qui n'est nullement tenue de se soumettre à vos décisions. En présence de choses que vous n'admettriez pas si vous n'aviez été nourris dans le préjugé, vous faites abstraction de votre raison. Vous vous soumettez aveuglément à des décisions qui n'ont pas l'origine que vous croyez.

15. Vous croyez ainsi être agréables à Dieu et vous ne considérez pas que vous mettez en mépris le plus précieux des dons qu'il vous a faits. Regardez les fruits que porte le préjugé, ce qu'il faut faire pour le maintenir, comment on descend, pour défendre, dans l'arène où se combattent les haines et les antagonismes, tandis que la vérité plane, calme et sereine, dans les régions supérieures de l'espace moral versant à chacun sa part de lumière.

16. La vérité tombe pour ainsi dire goutte à goutte dans les intelligences, y dissolvant par degrés les erreurs et les préjugés. Elle y pénètre encore plus par l'enseignement occulte des Invisibles que par la parole humaine. Elle ne se mêle que dans une juste mesure aux agitations humaines et seulement pour leur donner le caractère indispensable à la fécondation de l'avenir.

17. Le préjugé, au contraire, se jette avec acharnement dans la lutte. Sa

puissance, toute matérielle et en dehors presque complètement de la vérité, succombe sous l'action de la lumière. Si le pouvoir coercitif lui échappe, c'en est fait de lui; il le sait et son action se tourne tout entière de ce côté.

18. Ces choses ne doivent ni vous étonner ni vous attrister. Dès longtemps vous en avez été prévenus: il est des dépositaires infidèles, qui ayant pris une part de l'héritage commun, l'ont exploitée à leur profit. Or, comme les temps où les comptes doivent être rendus sont proches, ils cherchent à prouver par les arguments de la force qu'ils ne sont pas coupables.

19. Mais — inévitable destin! — le soin même qu'on met à sauvegarder certains intérêts par les moyens mêmes employés par les tyrans de la terre, pour consolider leur puissance, dévoile aux yeux de tous la nature mondaine de ces intérêts. Ce qui est du ciel s'impose de lui-même sans aucun concours de force matérielle.

20. Ce qui est de la terre s'impose par la forme matérielle, ce qui est du ciel pénètre dans les cœurs en vertu de sa nature même. C'est à ce caractère que vous pouvez reconnaître la vérité de l'erreur. Si des hommes aveugles se servent de la force matérielle pour faire triompher la vérité, tenez pour certain que cette vérité n'est pas exempte d'un alliage malsain.

21. Une idée n'a pas de pires ennemis que ceux qui la soutiennent par des moyens coercitifs. Quelque juste qu'elle soit au fond, elle perdra de sa sa valeur en raison de la malignité des moyens mis en œuvre pour amener son triomphe. Toute idée qui ne s'appuie pas exclusivement sur la prière et les moyens moraux est une idée vaincue d'avance; mais la victoire n'est que retardée.

22. S'il est des idées justes et saines, ce sont les idées d'égalité, de fraternité, de liberté, proclamées à de certaines époques de la vie des peuples en progrès. Mais si les moyens employés pour les faire accepter de tous sont mauvais, elles seront, de bonne ou de mauvaise foi, repoussées par le plus grand nombre, tandis que, si elles se présentent sous une forme en harmonie avec leur essence même, la plupart des hommes rougiront de se dire leurs adversaires.

23. Si les idées les plus justes succombent pour un temps, lorsque leurs défenseurs commettent le crime de les appuyer sur de sanglants préjugés, que sera-ce des idées fausses ou de celles qui ne contiennent qu'une petite parcelle de vérité? Elles tomberont dans le mépris et l'oubli du plus grand nombre. Ceux-là seuls qui seront sages sépareront avec soin le peu de bon grain qu'elles contiennent, de l'ivraie dont elles sont principalement composées.

24. Cette parcelle de vérité, quelque faible qu'elle soit, a pourtant une immense valeur, comme tout ce qui est vrai. Pieusement recueillie par des hommes de foi et de raison, elle brillera d'un éclat inconnu jusque là, au

point que ceux qui l'ont défendue, lorsque le préjugé la défigurait, ne pourront pas revenir de son triomphe.

25. Ils comprendront alors la réalité du fond et l'inanité de la forme. Qu'on habille les idées selon les temps et selon les personnes à qui l'on s'adresse, cela n'a rien que de naturel, mais cette forme elle-même doit se transformer chaque jour un peu en se spiritualisant, sous peine de tomber dans le préjugé.

26. L'immuabilité de la forme est une utopie irréalisable. Si les hommes qui la proclament observaient sans parti pris les changements qui se sont produits dans ce qu'ils considèrent comme immuable par-dessus tout, ils abandonneraient une manière de voir qui choque la raison. La forme est une chose toute humaine, laissée au libre arbitre de l'homme, et, pour ainsi dire, à son bon plaisir.

27. Le fond lui-même n'est immuable que pour ceux qui le connaissent dans toute son infinie majesté. Pour les autres, il se modifie à mesure qu'il leur apparaît davantage et qu'ils ont moins d'efforts à faire pour en saisir la vérité. Immuable en lui-même, il est changeant pour celui qui l'étudie.

28. L'homme cherche Dieu. Dès le commencement il lui donne une forme en harmonie avec le peu de connaissances qu'il possède. Tant qu'il n'a pas vaincu la nature sous certains rapports, il le place dans les règnes inférieurs qui, pour lui, sont encore des mystères. Lorsqu'il a connaissance de sa supériorité, il rougit de ce qu'il nomme son idolâtrie et il se divinise lui-même dans la personne de ceux qui l'ont servi ou de ceux qui l'ont écrasé.

29. De là les divinités bienfaisantes et les divinités malfaisantes. Mais le temps marche, et bien des choses incomprises jusque là et consignées dans les livres sacrés épars chez les différents peuples, attirent l'attention des penseurs qui y découvrent des vérités encore enveloppées dans les langes du préjugé.

30. Un jour cette vérité éclate et transforme tout sur son passage : « Dieu est Esprit ». Ne le cherchez donc plus dans les règnes de la nature terrestre, pas même chez l'homme, car l'homme n'est pas parfait et sa conception s'élève à la connaissance d'Êtres incorporels qui lui sont supérieurs. L'homme est faible, tous les hommes sont faibles. Le Fils de l'homme lui-même n'a-t-il pas dit dans les angoisses du supplice : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Donc aucun homme ne peut être Dieu.

31. L'homme place donc la divinité dans les objets qui l'entourent et qui excitent sa terreur ou son respect. Il n'y a pas là d'idolâtrie véritable, puisque le culte qu'il rend aux dieux de sa façon est un culte de bonne foi et que les prières de bonne foi vont nécessairement à Dieu, d'après les principes primordiaux de la loi morale.

32. Gardez-vous des préjugés, mais respectez dans les autres les droits de la liberté. Ce n'est pas en proscrivant ou en livrant au mépris des railleurs telle ou telle pratique qu'on parvient à guérir ce qu'elle a de défectueux. Si la prescription est une arme barbare, la raillerie n'est pas moins barbare pour certains Esprits malades qui ne sont pas assez forts pour en supporter les atteintes sans s'émouvoir.

33. La raillerie, comme la proscription, est une arme plus redoutable pour celui qui s'en sert que pour ceux contre qui elle est dirigée. Ceux-ci sont des victimes qui attirent sur elles l'intérêt des hommes de cœur, ce qui amène une réaction en faveur de leurs idées. C'est ainsi qu'on propage l'erreur au lieu de la détruire.

34. Respectez donc vos frères jusque dans leurs préjugés, et si vous êtes assez forts dans votre confiance en Dieu, ne craignez pas de pénétrer vous-mêmes au plus profond de ce que vous considérez comme une erreur, pour y apporter quelques parcelles de vérité. Ne heurtez jamais de front la croyance d'autrui, de crainte de blesser ceux qui la considèrent comme leur bien le plus cher.

35. Le silence est le plus souvent l'arme la meilleure contre le préjugé. C'est une grande force que de savoir se taire à propos. Les discussions aigrissent quelquefois les caractères, et l'orgueil fait souvent qu'on repousse avec mépris l'évidence elle-même.

36. Si vous savez vous taire, vous ferez naître dans ceux qui vous approchent le désir de connaître votre pensée sur les graves questions qui les occupent. Votre silence les poussera à vous interroger. Vous répondrez alors avec modestie et non comme des maîtres qui donnent une leçon.

37. Si on ne vous interroge pas ouvertement, on n'aura pas moins le désir de savoir votre avis, et alors s'établira entre ces personnes et vous le lien mystérieux, ce fil fluidique qui, d'un cerveau à l'autre, transporte la pensée. Vous pouvez l'établir de vous-mêmes, vous le savez, mais la communication est beaucoup plus facile quand elle est désirée des deux parts.

38. Combattez donc le préjugé par le désir d'abord, puis, quand le terrain sera bien préparé, vous joindrez l'action ouverte à l'action mystérieuse de la pensée, en ayant bien soin de ne pas blesser ceux à qui vous répondrez. Beaucoup de douceur, beaucoup d'humilité, et en même temps une grande logique, voilà les traits distinctifs d'un bon enseignement.

39. Ne vous écartez pas de ces principes, et vous verrez les préjugés qui ont jusqu'ici dominé les masses disparaître graduellement et se fondre en quelque sorte d'eux-mêmes. La vérité resplendira alors du plus vif éclat, et tous seront avides de la connaître.

(*A suivre*).

Un nouveau médium extraordinaire

Dans un article du journal *Le Précurseur de Lumière* à propos d'un nouveau médium non professionnel, M. W. Stead dit:

« ... Ses dons psychiques dépassent considérablement le talent de la très merveilleuse S. P.

« C'est une jeune fille, fille d'un citoyen bien connu d'une République de l'Amérique Centrale. Ce n'est qu'il y a douze mois qu'elle découvrit qu'elle possédait un pouvoir supernormal, en faisant des expériences à la table avec ses frère et sœur. Son père, un Voltairien matérialiste convaincu, fut d'abord complètement incrédule, mais des démonstrations répétées de la réalité des phénomènes le firent tomber de cette position matérialiste. Sachant qu'un de mes amis avait assisté à quelques-unes de ces réunions, je lui écrivis lui demandant des détails et je viens de recevoir un long rapport détaillé, accompagné de photographies, lequel rapport donne le nom des assistants, des commerçants, inspecteurs d'Écoles, magistrats, hommes de loi, ingénieurs, etc., occupant les plus hautes positions dans la ville. Ce rapport est tellement extraordinaire que je m'empresse de le mettre sous les yeux de vos lecteurs, car s'il est exact, comme j'ai toutes raisons de le croire, un nouveau médium a été découvert, dont les dons dépassent complètement ce qui a été obtenu jusqu'à ce jour par les médiums des deux mondes.

« Le nom de ce sujet extraordinaire est Ophelie Corrales, fille aînée de M. B. Corrales, homme d'affaires bien connu à San José, Costa-Rica.

« Les réunions se font dans la maison même de M. Corrales. Les phénomènes ont été obtenus en famille, mais les plus remarquables se sont présentés dans les réunions d'amis, et sous contrôle. Il ne peut être question d'exhibition publique. L'élément de professionnaliste est complètement absent. Tous les phénomènes ordinaires d'Eusapia et d'autres médiums physiques sont obtenus, mais comme ceux-ci sont très élémentaires et familiers, il est inutile de vous en entretenir, si ce n'est pour vous faire remarquer que Mlle Corrales les obtient tant dans l'obscurité qu'à la lumière. Lorsque les assistants sont en cercle dans une chambre, avec portes fermées et aussi les fenêtres, des objets différents, tels que livres, fleurs et autres objets solides sont mystérieusement transportés du dehors, apparemment à travers les murs et plafonds, par un agent invisible. Mlle Corrales n'est pas en transe. Elle se trouve avec les autres assistants à quelque distance de la table. Sur des feuilles de papier posées sur la table, une écriture directe est produite en Espagnol, Français ou Anglais, alors que le médium ne connaît que l'Espagnol. Alors qu'assise à table, Mlle Corrales écrit automatiquement avec une rapidité in-

croyable des messages en langues qui lui sont absolument inconnues. Elle est aussi à même de dessiner et de peindre dans l'obscurité complète des portraits d'hommes éminents. Ce qui est plus remarquable, elle a le don de transmettre ce don de dessin et de peinture dans l'obscurité à des membres du cercle, quel que soit leur degré d'ignorance de ces arts. Le phénomène de voix invisibles parlant et parfois chantant se présente en plein midi, fenêtres ouvertes. Cependant toutes ces choses ne sont que jeu d'enfant à côté de ce que je vais vous décrire. M^lle Corrales est fréquemment transportée en dehors de la chambre des séances, portes et fenêtres soigneusement fermées, comme si elle pouvait passer à travers les murs à volonté. Non seulement elle possède cette faculté, mais elle la partage avec ses frère et sœur. Elle va et vient comme un jet de pensées, apparemment dématérialisée et se rematérialisant de l'autre côté des murs de la chambre. Des formes spirituelles matérialisées sont touchées et examinées. Les pouls battent; les palpitations du cœur sont senties; elles conversent; elles sont parfaitement visibles à la lumière des vers-luisants, qui, après de longues expériences, a été trouvée comme le seul illuminant qui ne produit pas la dématérialisation. Ces esprits matérialisés touchent le piano, chantent, discutent et agissent exactement comme lorsqu'ils étaient en possession de leur corps. Ces esprits ont été photographiés et quelques-unes de ces photographies sont en ma possession.

« Le phénomène le plus remarquable et le plus intéressant est le suivant : le double du médium est matérialisé dans la chambre, alors que le médium lui-même est au dehors, porte fermée, essayant vainement d'entrer dans la chambre. Le double matérialisé va au piano et en joue et chante lorsque la voix de la vraie demoiselle Corrales est hors de la chambre demandant que la porte lui soit ouverte et qu'on lui permette d'entrer.

« Le double est la contre-partie exacte de l'original, quoique cependant peut-être un peu plus délicat, gracieux et comme une fée. Ce double recueille des bagues, montres, mouchoirs, et ensuite disparaît avec la collection. Alors la porte est ouverte et la vraie demoiselle Corrales entre avec les objets donnés au double.

« Tout ceci semble être plutôt tiré d'un conte de fée.

« Je ne puis qu'ajouter que la réalité de ces phénomènes est garantie par ceux qui ont assisté à ces séances et que parmi ceux-ci se trouvent bon nombre des citoyens les plus intelligents de San-José. »

Traduit du Ligth par VIT. DUMONT.

Pour la Revue Spirite Belge de juin 1910.

Un essai de résurrection

(Extrait du *Matin*, du 23 juillet)

Le 22 janvier de cette année, une pauvre domestique, Joséphine, âgée de trente-deux ans, entrait à l'hospice d'Alençon. Elle se plaignait de fatigue, d'épuisement. Depuis une quinzaine d'années, cinq à six fois par an, elle était sujette à de violentes crises nerveuses d'où elle sortait complètement abattue et incapable de travailler durant plusieurs jours.

On lui prodigua les soins que nécessitait son état, mais son rétablissement complet exigea un traitement de plusieurs mois. La lenteur avec laquelle opérait ce traitement désespérait la malheureuse. Elle se désolait à la pensée de ne plus pouvoir dorénavant, d'une façon certaine, assurer sa subsistance par son travail. Son humeur s'assombrissait et sa nervosité s'accroissait de jour en jour.

Le 11 juin dernier, après une journée particulièrement agitée, elle tomba en syncope, et depuis lors elle ne s'est pas réveillée.

Combien de temps dormira-t-elle ainsi ? Les sommeils de cette nature peuvent se prolonger durant des mois et des années. Gésine, la dormeuse de Grambke, ne s'est réveillée qu'au bout de dix-sept ans; la dormeuse de Thenelles, au bout de vingt ans seulement.

On l'alimente au moyen d'une sonde œsophagienne deux fois par jour, on lui administre ainsi un litre de lait et un jaune d'œuf. L'anesthésie est généralisée. Ouïe, vue et goût sont suspendus. Seul, le sens de l'odorat offre, dans une certaine mesure, quelques réactions. Les paupières sont agitées presque continuellement de tremblements convulsifs, et à des intervalles très éloignés la malade pousse des grognements inarticulés.

Le Dr Paul Farez, professeur à l'École de psychologie, intéressé par ce cas curieux et heureusement fort rare de sommeil prolongé, appliqua tous ses soins à transformer ce sommeil pathologique en sommeil hypnotique, dans lequel la malade pouvait être accessible à certaines suggestions thérapeutiques efficaces. Ses efforts ont été couronnés de succès.

Par l'effet de la suggestion, Joséphine, qui était aphone avant de tomber en catalepsie, est parvenue en peu de temps à articuler distinctement à haute voix. Elle se tient assise, sans aide, sur son lit.

Peu à peu, sous l'influence des suggestions de l'habile praticien, ses facultés se réveillent progressivement. Mais ses muscles ont perdu le souvenir des mouvements les plus élémentaires. Toute son éducation fonctionnelle est à refaire. C'est là une œuvre de patience à laquelle s'appliquent avec une admirable sollicitude les docteurs qui coopèrent avec le Dr Farez

à cette véritable résurrection. Ils ne doutent pas que bientôt la dormeuse, sortie par un miracle scientifique des limbes où vacillait sa raison, ne s'éveille tout à fait et ne puisse reprendre sa place dans l'existence.

MATÉRIALISATIONS D'ANIMAUX

Communication adressée à la **Zeitschrift für Spiritismus**

Par OLIVIA SCHMALL

Nous relevons dans le numéro du 30 juillet le fait curieux de la matérialisation d'un animal qu'il nous a paru intéressant de retenir pour nos lecteurs. Nous le traduisons *in extenso* comme suit :

Dans l'étude faite il y a quelque temps par le chevalier de Nesme sur l'immortalité il a été fait mention de l'apparition posthume d'un chien, d'où il a été permis de conclure logiquement que la survie des animaux se trouvait clairement démontrée. En disant ici : le fait est d'une démonstration acquise, je veux déclarer par cela même qu'il plaide éloquemment en faveur de la théorie spirite, attendu que la matérialisation du chien dont il a été question ne pourrait s'expliquer autrement qu'en admettant la survie de l'animal. D'ailleurs, cette même Revue a maintes fois signalé déjà des apparitions typiques d'autres animaux, notamment celle d'un chien également, et d'un jeune chevreuil mort peu avant.

Je désire fournir à mon tour, dans la relation qui suit la traduction d'un phénomène nouveau du même genre.

Une personne de passage en Angleterre était descendue chez des gens avec lesquels je suis en relations sympathiques et qui habitent dans le comté du Kent (sud de l'Angleterre). Or il advint que cette personne, dès la première nuit passée sous le toit de mes amis, fut réveillée en sursaut, par un bruit étrange. S'étant mis sur son séant, il aperçut à son grand étonnement un petit animal, d'une forme bizarre, muni d'un bec, qui cheminait rapidement dans tous les sens de la chambre. D'un bond il fut sur pied, avec l'intention de s'emparer de ce visiteur importun mais toutes les tentatives faites pour capturer l'animal furent déjouées par la disparition instantanée du petit quadrupède. C'est en vain également que le voyageur se livra à de minutieuses recherches ; s'expliquant d'autant moins la disparition subite de l'animal, que la porte était parfaitement close et qu'il n'existait pas la moindre issue dans la pièce par où la petite bête eût pu s'assurer une retraite sûre.

Aussi bien le lendemain matin, s'empressa-t-il d'en parler à la maîtresse de maison, qui, de prime abord ne comprit pas qu'un fait de ce genre ait

pu se produire, par la raison, disait-elle, qu'il n'existait aucun animal dans la maison. Je ne me l'explique pas non plus, insista à nouveau le voyageur ami, et j'affirme d'autant plus le fait que j'ai pu examiner, à mon aise le petit quadrupède pendant qu'il se livrait à des ébats furtifs dans ma chambre. J'ai pu distinguer ainsi très nettement qu'il appartenait à un genre inconnu en Angleterre, et m'a paru être une espèce d'ornithorynque. J'ai cru même, un certain moment, l'avoir saisi de ma main, au cours de la chasse que je lui ai faite, lorsqu'il échappa de mon étreinte sans que j'aie pu me rendre compte comment. Au fur et à mesure que le visiteur affirmait, avec force détails, qu'il n'avait pu être le jouet d'une hallucination, la dame parut se recueillir et soudain s'écria: Eh bien, voilà un fait réellement merveilleux et dont je tiens l'explication si possible. Dans tous les cas, voici : Je dois vous apprendre que nous avons habité l'Australie pendant quelques années, et je me souviens à présent que lors de notre retour en Angleterre, nous rapportâmes avec nous un charmant petit ornithorynque que j'avais élevé, et qui très apprivoisé m'était resté très attaché. Il arriva même souvent que cette petite bestiole passait sa nuit dans ma chambre. Or, et de plus, il se trouve que la chambre que j'occupais alors était précisément celle que vous occupez en ce moment. Je continuerai en vous disant que nous avons été très affectés par la mort de ce petit animal, survenue au bout de trois mois, sa santé délicate n'ayant pu se faire au dur climat de notre nouvelle résidence ! ...

Il y a lieu de se demander, ajoute le correspondant de la *Zeitschrift*, si ce fait n'apporte pas là une indication précise concernant le corps astral dont seraient dotés les animaux, lequel se sépare du corps matériel, au moment de la mort, pour fournir une nouvelle carrière, au cours de laquelle il lui serait possible de traduire la continuité d'un sentiment d'amitié relative par le moyen de manifestation du genre qui nous occupe ?

XXX.

Pour la traduction : P. H.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Curieuse révélation d'un secret après décès

Fait relaté par le : *Contemporary Words*,
inséré par la *Zeitschrift für Spiritismus* du 16 juillet 1910.

Il y a plusieurs années vivait dans la province Tamba, au Japon, un riche négociant : Inanaraja Gensuki. Sa fille Osono était aussi jolie et pleine d'attraits physiques que douée au point de vue intellectuel. Aussi, son père

décida-t-il de lui faire donner une éducation complète et, à cet effet, il l'installa à Tokio, où elle put suivre avec fruit les cours supérieurs professés dans cette ville.

Après avoir terminé ses études, le père songea à l'avenir de son enfant, à laquelle il donna comme époux, un de ses amis, grand négociant comme lui, et nommé Nagaraja. Cette union fut des plus heureuses, et pendant quatre ans un bonheur sans mélange ne cessa de régner dans cet intérieur si bien assorti. Un charmant bébé vint d'ailleurs égayer cette union si harmonieusement établie, lorsque hélas, vers la fin de la quatrième année, Osono tomba gravement malade, et malgré tous les soins dont elle fut entourée, la mort implacable vint la ravir à l'affection des siens.

Or il arriva que dans la première nuit, alors que l'on avait procédé dans la journée à l'inhumation, le petit enfant se mit à appeler sa mère, qu'il sollicitait, les deux petites mains tendues vers elle, en disant qu'il la voyait lui souriant, dans la pièce où il se trouvait couché ! Spontanément, plusieurs parents se rendirent dans la chambre qu'occupait autrefois, d'une façon habituelle, la chère défunte, et quelle ne fut pas leur émotion, d'apercevoir, à la lueur de la lampe qui les éclairait, la jeune mère présente, se penchant sur un petit meuble personnel, dans lequel se trouvaient quelques vêtements et bijoux lui ayant appartenu.

La tête, les épaules et la partie supérieure du corps apparaissaient nettement formées, la partie inférieure, par contre, était diffuse et ne pouvait être distinguée que très difficilement. L'ensemble laissait l'impression d'une image délicatement reflétée par une glace, et paraissait transparente comme une ombre projetée dans l'eau.

Pris de frayeur collective, tous les parents, témoins de la vision, se précipitèrent au dehors pour se rendre auprès de la belle-mère d'Osono à laquelle ils racontèrent ce qui venait de se passer. Après avoir entendu le récit détaillé des témoins de la scène, la belle-mère leur fit remarquer qu'il fallait tenir compte de l'influence des affections posthumes dans cette circonstance ; et qu'apparemment, comme toutes les femmes qui ont toujours fait grand cas de leurs parures et bijoux, il était admissible qu'Osono, subissant la même tentation, était revenue pour les contempler encore une fois. Que d'ailleurs beaucoup de défunts, ajouta-t-elle, revenaient aussi, lorsque les objets leur ayant appartenu, n'avaient pas été intégralement transportés au temple, après leur décès. Je suis donc certaine que, lorsque les objets laissés par elle auront été abandonnés au culte, son âme se trouvera dégagée de ce dernier souci. Il fut donc décidé qu'il en serait fait ainsi sans délai, et le lendemain matin, tous les tiroirs de la commode furent vidés de leur contenu : bijoux et vêtements et le tout fut transporté au temple.

Néanmoins, le même soir, la défunte apparut à nouveau, fixant d'un

regard soutenu et concentré le petit meuble familier dont il a été question ; et ainsi de suite, le lendemain et le surlendemain ; à tel point que tous les habitants de la maison furent pris d'une frayeur grandissante. En présence de la persistance de cette manifestation, la belle-mère d'Osono se rendit spontanément au temple, pour instruire le bonze supérieur des événements qui se passaient et lui demander un conseil autorisé. Le temple était pourtant le lieu sacré entre tous, et le bonze supérieur était, à la connaissance de tous, le sage et vénérable Dajgen-Oscho.

— Il doit être resté quelque objet dans la commode ou dans le voisinage du meuble, pour causer ainsi un trouble dans le repos de l'âme de votre chère défunte, articula le prêtre ?

— Nous avons pourtant, répondit la belle-mère, visité minutieusement et vidé tous les coins et recoins du petit meuble et le tout a été pieusement porté au temple aussitôt !

— Eh bien, reprit Dajgen-Oscho, ce soir je me rendrai dans votre demeure et y passerai la nuit, et pourrai ainsi me rendre compte, par moi-même, de ce qui se passe. Soyez toutefois en éveil et ne permettez à personne de pénétrer dans la chambre, aussi longtemps que j'y séjournerai, et cela jusqu'à ce que j'appelle !

Après le coucher du soleil le grand-prêtre arriva au domicile indiqué et pénétra seul dans la pièce qui avait été préparée pour le recevoir. Il s'installa et s'occupa à lire les livres saints. Jusque vers minuit rien ne se produisit. Ne no koku ! comme disent les Japonais, lorsque soudain les contours très nets de la personnalité d'Osono apparurent devant le meuble préféré. Les traits de la figure exprimaient une grande anxiété, et inlassablement son regard s'attacha sur le petit meuble. Dajgen-Oscho fit avec ferveur la lecture des versets sacrés d'invocation, prévus par les rites religieux en pareil cas, et se tournant vers l'apparition, en faisant appel en même temps à l'esprit familier Kajmio, dans le sens religieux bouddhique, il dit :

« Je suis venu ici pour t'apporter aide et soulagement. Peut-être que dans « ce meuble il est demeuré quelque objet auquel tu tiens et pour lequel tu « désires que l'on ait un soin particulier. Dois-je faire de nouvelles recher- « ches, afin de mettre un terme à ton souci ? »

Le fantôme d'Osono inclina la tête en signe d'assentiment. Aussitôt le prêtre se leva et se dirigeant vers le meuble que l'ombre d'Osono ne quittait pas du regard, il se mit en devoir d'ouvrir le tiroir du dessus. Celui-ci était vide. Tirant à lui le deuxième tiroir, il constata que ce compartiment avait également été vidé de son contenu. De même pour le troisième et le quatrième tiroirs. Poussant plus avant ses investigations, le vieux prêtre s'assura que les supports intérieurs du meuble ne contenaient pas la moin-

dre trace d'objet ayant pu être égaré, par mégarde, dans l'un des coins obscurs de la commode, et devant ce résultat négatif, il interrogea du regard le fantôme dont les yeux restaient néanmoins obstinément fixés sur le petit meuble.

Très perplexe, le vieux prêtre se perdait en vaines conjectures, lorsque soudain il lui vint à la pensée de rechercher à nouveau en dessous des garnitures de papier qui tapissaient l'intérieur de chacun des tiroirs. Ces nouvelles recherches, après avoir porté sur chacun des compartiments, lui firent enfin découvrir dans celui du bas, dissimulée par le papier du fond, une petite lettre.

— Est-ce cet objet-ci qui te préoccupe tant et s'oppose à ton repos? interrogea Dajgen-Oscho.

Le fantôme d'Osono s'inclina vers lui, et son regard translucide s'attacha avec attendrissement sur la lettre que le prêtre tenait à la main.

— Dois-je la brûler, continua celui-ci ?

De la tête, Osono fit un signe d'aquiescement.

— Sois donc en paix, ajouta le prêtre, car ce matin même je réduirai en cendres cette lettre, dans l'intérieur secret du temple, sans qu'aucun mortel, autre que moi, n'en ait connaissance.

Un sourire d'Osono accueillit cette promesse et le fantôme disparut sous les yeux du prêtre.

Le jour commençait à poindre à l'horizon, lorsque Dajgen-Oscho sortit de la chambre, et s'adressant aux parents qui l'attendaient assemblés au seuil de la porte, il leur dit :

— Soyez désormais sans inquiétude, votre enfant ne viendra plus vous importuner.

La lettre fut incinérée le matin même. Il s'agissait d'une lettre d'amour adressée par un jeune prétendant à Osono, à l'époque où, jeune fille, elle suivait les cours des écoles supérieures à Tokio.

Le contenu de cette lettre ne fut connu, dit-on, que du grand-prêtre, *qui ainsi que l'on dit communément, emporta son secret dans la tombe.*

Pour la traduction : P. H.

Madame Annie Besant et les phénomènes psychiques

Intéressant rapprochement du Spiritisme et de la Théosophie.

« Quand le colonel Olcott entra dans la Société, dit Mme Besant (1), il venait de se livrer à l'étude des phénomènes spirites. C'était un observateur admirablement dressé et son grand scepticisme du début avait été peu à peu dis-

(1) *Les Maîtres*, p. 118, 119.

sipé par ses propres constatations dans d'innombrables séances de spiritisme. Il n'était donc pas, à l'époque où il rencontra H.-P. Blavatsky, un homme crédule et inattentif, ébloui par une foule de phénomènes merveilleux, mais un observateur froid et parfaitement équipé pour l'étude des faits hyperphysiques, et il fit tout naturellement porter ses facultés d'observateur sur ces faits merveilleux. Il a laissé le récit détaillé de cette première période.

« Vous trouverez des histoires analogues, quoique moins nombreuses, dans le livre de M. Sinnett, *le Monde Occulte*, les mêmes phénomènes produits par H.-P. Blavatsky dans le but d'éveiller son attention, et de lui démontrer l'existence de certaines lois qui seraient autrement demeurées, pour ainsi dire, en l'air.

« Il y eut une foule de faits extraordinaires: des lettres dans les taies d'oreillers, des lettres sur les branches d'arbres, etc. Il vous serait bon de relire les *Feuilles d'un vieux Journal*, ou *le Monde Occulte*.

« Chacun devrait se demander résolument: « Pourquoi crois-je à ces choses? » Car il me semble bien que de nombreux membres de la Société Théosophique se laissent descendre à cette attitude où se trouve le chrétien moderne, en viennent à penser que pour qu'un miracle soit vrai il faut qu'il soit vieux, et que s'il se produit de nos jours il doit être immédiatement discrédité. Cela n'est pas rationnel.

« Mais il est parfaitement rationnel de dire, à propos de tous les phénomènes: je n'en accepterai aucun si je n'ai entière satisfaction quant aux preuves qui l'établissent: c'est là une attitude parfaitement raisonnable Mais il me semble un peu moins raisonnable d'accepter en bloc les phénomènes des premiers jours et de jeter le doute sur ceux qui se produisent aujourd'hui, de se montrer fiers du passé et de regarder les faits présents comme illégitimes et mauvais. Si cette attitude est la bonne il faut la maintenir partout, vis-à-vis des premiers phénomènes à l'origine de la Société Théosophique, comme de ceux d'aujourd'hui et la même exigence quant aux preuves doit être appliquée dans les deux cas. Mais d'autre part, si la preuve est aussi entière et satisfaisante aujourd'hui qu'autrefois, alors il ne semble pas raisonnable d'accepter les premiers et de repousser les derniers. »

La Société Théosophique est le plus important mouvement spiritualiste moderne et la vénération justifiée dont est entourée la Présidente conduira nécessairement ses admirateurs à prendre en considération les appréciations que l'on vient de lire.

La Société Théosophique est universelle, car l'Idée ne peut connaître de frontières, et le spiritisme, les sciences psychiques sont à la base même de l'édifice d'avenir auquel toutes les âmes de bonne volonté sont appelées à collaborer.

Le troisième but de la Société Théosophique étant d'ailleurs « l'étude des

pois inexpliquées de la Nature et les pouvoirs latents dans l'homme » il suit que les meilleurs groupes d'études psychiques et les plus beaux résultats dans ce domaine devront se développer et être obtenus au sein même de la Société Théosophique. Nous verrons bientôt Mme Besant et les Maîtres eux-mêmes attester que c'est pour l'avenir de la Société une question de vie ou de mort.

Nos frères théosophes belges l'ont compris. Nous lisons en effet dans la *Revue Théosophique belge* d'avril 1910 la nouvelle suivante : « Une nouvelle branche théosophique va se constituer à Bruxelles. Un groupe de membres se réunira ces jours-ci... s'efforcera d'introduire dans le programme des études celle des sciences psychiques, le troisième but de la Société Théosophique sur lequel Mme A. Besant vient d'attirer l'attention des membres. »

Puissent tous nos frères théosophes suivre cet exemple. Nos frères belges qui ont fait un si bon accueil à l'Universalisme, comme moyen de pénétrer victorieusement dans les milieux jusqu'ici inaccessibles à nos doctrines et à ses espérances, se montrent, une fois de plus, pleins de bonne initiative et animés d'un véritable esprit de fraternité.

Le jour où les théosophes, les spirites et les psychistes seront définitivement unis pour le même idéal (1), la Confédération Spiritualiste aura acquis partout la majorité des convictions. Nous espérons que ce sera l'œuvre du xxe siècle.

PAUL NORD.

RÉNOVATION

Elle est régénérée, cette âme bien heureuse, après tant de chocs éprouvés. Elle s'est auréolée d'une clarté divine dans ses replis les plus cachés... Elle s'est purifiée, dans le creuset d'une souffrance qui porte son empreinte « Le Corps ».

Elle était venue en ce monde cruel et, curieuse, craintive, avançait à tâtons.

La destinée brutale s'est effondrée sur Elle, dès son accès parmi nous; la meurtrissant, la pétrissant d'une étreinte cruelle ; la voilant de tristesse, la vouant au malheur !! Elle lutta tout d'abord, contre ces traits du sort, peut-être immérités; puis se résignant, à son épreuve sombre, s'écria: Hosanna ! Seigneur ! Je te bénis !! Car ma vie de martyre, me rapproche du Ciel et me plie à tes lois !! — Ma devise est donc : Naître, souffrir, mourir, afin de progresser, pour m'élever sans cesse, dans tes sphères sacrées ; me rapprocher des anges, et fuir les démons que le mal a créés !!...

(1) L'étude du magnétisme serait efficace à cet égard.

Oui, je retrouverai les miens ; sur la rive, penchés ; anxieux en m'attendant, et rien n'égalera tous nos chants d'allégresse, nés de nos effusions spirituelles et bénies ; montant vers toi, Seigneur, comme un encens divin, fait de multiples fleurs de nos souffrances unies !!

Dédié à M. Pradié :

Un médium reconnaissant,
ÉLISE ARNOUX.

COMMUNIQUÉS

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que le 16 novembre, la *Société d'Études Psychiques de Nice* commencera la série de ses intéressantes réunions. Les séances auront lieu le premier et le troisième mercredi de chaque mois à 4 h. 1/2 au Siège Social, 7, Avenue de la gare.

Une bibliothèque est mise à la disposition des sociétaires.

Sous le titre d'École de philosophie pratique et d'Ethique, le professeur Jousselin, spiritualiste initié aux phénomènes psychiques, espère enseigner et appliquer la méthode d'observation et d'éducation des types humains qu'il a expérimentée pendant plus de deux ans en Belgique sur plusieurs milliers de personnes.

M. Jousselin observe d'abord la physionomie et l'attitude générale de son sujet et découvre, par des procédés scientifiques, par l'intuition ou par des dons personnels, le caractère, les tendances, les aspirations et l'état de santé de l'individu qu'il observe.

Les conseils pratiques que peut donner M. Jousselin ont donc une base positive qui n'est autre que le tempérament psycho-physiologique du sujet ; ils sont très utiles pour la conduite générale de la vie et modifiables suivant la voie et les aptitudes qui correspondent à un tempérament particulier.

Enfin, quand besoin est, dans la mesure de son pouvoir et aussi de la confiance qu'on lui accorde, M. Jousselin agit fluidiquement sur les âmes affligées ou malades. Pour ces derniers cas, l'inspiration de se rendre auprès du guérisseur, exécutée avec promptitude, facilite l'opération.

Les cours seront annoncés ultérieurement.

Adresse provisoire pour les consultations et les renseignements.

R. JOUSSELIN
12, rue de la Picardie, Paris (3e arrond.).

Tous les jours de 4 à 7 ; le lundi, le jeudi et le samedi, de 8 à 9 heures du soir.

RIVALES

(*Suite et fin*).

CHAPITRE V

. . . . . .

Deux heures se passèrent. Les dames étaient toujours enfermées dans leur chambre. Située au rez-de-chaussée, cette chambre avait vue sur la route. Aussi Mme Solano avait-elle fermé presque entièrement les volets, de manière à se dérober aux regards des passants.

Tout à coup apparut, au tournant de la route, un petit tilbury contenant deux personnes, un homme et une femme. Il roulait rapidement et se dirigeait vers Alger. Au moment où il approchait de l'hôtel, machinalement, la bonne tante le regarda, puis elle poussa un cri terrible et s'élança à la fenêtre.

— Estelle ! appela-t-elle, Estelle !

Aimée se précipita à son tour et rejeta fébrilement les volets.

— C'est elle ! c'est elle ! oh mon Dieu ! soupira-t-elle d'une voix faible.

La jeune femme, qui était dans le tilbury, leva la tête, leur sourit délicieusement, puis elle descendit rapidement, et, après avoir dit quelques mots au gros fermier réjoui qui était son compagnon de voyage, elle entra dans l'hôtel et se fit conduire à leur chambre. Un roulement de voiture annonça le départ du fermier.

— Elle n'est pas responsable, gémissait la maman Solano. Elle est folle ! Comment vais-je lui expliquer ma présence ici ?

— Ne vous inquiétez de rien, murmura Aimée, je me charge de tout.

La porte s'ouvrit et Mme d'Hauterive entra.

Aimée se jeta dans ses bras.

— Oh ! ma Stella ! Je vous croyais perdue, dit-elle en sanglotant.

Stella secoua la tête :

— Il s'en est fallu de peu, ma belle chérie ! Ils étaient dans le train, les misérables !... Mais, j'arrivai à temps !... Et j'ai conquis la maison ! Si je ne puis pas toujours la garder, au moins, en serai-je la propriétaire... et, l'autre, ma rivale, n'en sera que la locataire !! Ah ! Je puis maintenant venir, à ma guise, vous voir, vous que j'aime !... Quant à Villebois...

Elle s'arrêta net et se mit à rire de son rire frais et perlé.

— Oui, René de Villebois, demanda Aimée, où donc est-il ?

— Ah ! c'en est fait de lui ! nous n'avons plus rien à craindre. De longtemps, il n'oubliera cette terrible aventure, reprit Mme d'Hauterive, en riant toujours.

— Mais, voyons, Richette, qu'est-il arrivé ? raconte vite, dit à son tour la maman Solano.

L'excellente créature était persuadée que sa nièce avait... *une araignée au plafond...*, pour nous servir de ses propres expressions. Mais elle croyait devoir, avant tout, flatter sa manie.

Stella continua donc en ces termes :

— Ah ! si vous aviez pu voir la scène qui s'est passée ! représentez-vous Estelle s'affaissant tout à coup et devenant une statue de marbre, au moment où notre lieutenant, à genoux, la tenait par la taille et lui baisait les mains le plus tendrement du monde !...

— Il la croit évanouie et veut la secourir. Alors !... J'ouvre les yeux ! Je le foudroie du haut de ma grandeur ! D'un bond, je suis sur pied et je lui fais une scène ! mais une scène épouvantable ! enfin une scène de *Lucrèce !... Avant la lettre*, ajouta-t-elle en rougissant et cachant sa jolie tête sur l'épaule d'Aimée.

— Et comment tout cela s'est-il terminé ? interrogea Mme Beauregard. Répondez, belle Romaine.

— Oh ! le mieux du monde. Notre lieutenant me croit folle et se félicite d'être délivré d'une pareille tigresse. Il voulait descendre à la première station ! Mais je pris les devants, j'ouvris la portière, je sautai sur le quai et, me retournant, je lui envoyai un baiser ironique... Monsieur file maintenant sur Tunis à toute vapeur...

— Et après, ma bonne petite ? demanda sa tante.

— Après ? Je trouvai un brave homme de fermier qui voulut bien me prendre dans son tilbury et se charger de me ramener.

— Et vous devinez pourquoi nous sommes ici ? reprit Aimée, en la caressant.

— Bonne chérie dévouée, *je le sais*, répondit Stella, en lui baisant gracieusement la main. Mais il faut rentrer, et ce que je vais gronder Estelle ! Oh ! je serai, tout de même, pleine de miséricorde, car *j'ai vaincu !* puis je la laisserai quelques instants à la maison. J'ai envie de me transporter auprès de mon Fabien, pour voir ce qu'il fait, car il est absent pour toute la journée.

— Eh bien, partons ! Je reviendrai prendre le thé avec vous quand j'aurai déposé Mme Solano chez elle, dit Aimée.

— Justement, j'ai un travail d'enfer très pressé et il faut absolument que je rentre, déclara la bonne dame.

Elle alla chercher la toque et le cache-poussière d'Aimée et, tout en l'aidant à les mettre, elle trouva moyen de lui murmurer à l'oreille :

— Elle se croit Stella, elle a son accès ! Ne la contrarions pas, ramenons-la vite chez elle.

Les trois femmes se mirent donc en mesure de quitter le petit hôtel où elles avaient passé des moments si troublants. Elles se casèrent toutes trois, dans le phaéton, et la brave maman Solano voulut absolument déposer ses respectables formes de matrone sur le siège de derrière du domestique.

Le retour eut lieu sans aventure. On commença par remettre Mme d'Hauterive chez elle, à la villa de l'*Héliotrope*.

Construite par Fabien lui-même, cette villa était un véritable bijou, une construction fantaisiste, moitié arabe, moitié indienne. Les murs blancs ressortaient au milieu du sombre feuillage des arbres indigènes. Partout des balcons et des vérandas dont les piliers disparaissaient sous les héliotropes, les stéphanotis, les passiflores, les jasmins et les rosiers grimpants.

L'écrin était digne de la perle.

Au moment de rendre la main à sa jument, Aimée se retourna et regarda son amie.

Stella était debout sous le portique orné de mille fleurs, et sa tête se détachait fine et délicate dans ce cadre fleuri. Un sourire enchanteur errait sur ses lèvres, ses yeux rayonnaient de tendresse. Elle leva une petite main blanche comme un flocon de neige et envoya un baiser à son amie.

Ah! combien de fois Aimée devait-elle, plus tard, l'évoquer ainsi dans ses souvenirs!

Mme Solano fut ensuite reconduite chez elle, toujours persuadée que sa nièce était sous l'empire d'une hallucination. Aussi la bonne dame en était tout à fait inquiète et nerveuse.

— Allez vite la retrouver, chère madame, dit-elle, en prenant congé de Mme Beauregard, et que Dieu vous bénisse de ne pas l'abandonner.

Aimée n'aspirait qu'à rejoindre son amie. C'est pourquoi tout en prenant en pitié l'état de sa jument, elle n'hésita pas à refaire, au plus vite, la route en sens inverse.

Non loin de la Villa de l'Héliotrope, elle fut stupéfaite de rencontrer Fabien qui rentrait chez lui d'un pied léger. Il lui expliqua qu'il n'avait pas trouvé, au matin, la personne qui lui avait donné rendez-vous, et, en ce disant, il monta auprès d'elle.

— Je ne suis pas fâché de rentrer, observa-t-il, en tirant sa longue moustache, Stella et Estelle sont à couteaux tirés.

Aimée s'empressa de lui dire qu'elle avait vu Stella et qu'il y avait toute une histoire à lui raconter.

— Mais votre femme vous la dira bien mieux que moi, conclut-elle. Toujours est-il que la victoire est à elle!!

D'un air grave, Fabien souleva son chapeau.

— J'en remercie Dieu, dit-il. Aimée, vous ne pouvez vous douter de ce que nous avons enduré.

Aimée ne répliqua pas. Elle éprouvait une invincible répugnance à lui dévoiler la folie de la malheureuse Estelle.

En silence ils firent le reste du chemin...en silence ils descendirent devant la jolie Villa.

— Où est tout le monde? demanda M. d'Hauterive vaguement inquiet.

A ce moment, un petit groom, tout en larmes, se présenta pour emmener la voiture, et une femme de chambre, pâle, tremblante, tout en pleurs, vint au-devant d'eux.

— N'entrez pas! n'entrez pas! oh monsieur! oh madame! ! et elle éclata en sanglots.

Aimée lui saisit le bras, tandis que Fabien semblait changé en statue.

— Qu'y a-t-il! parlez, je le veux, dit-elle, en secouant la malheureuse.

— Oh madame!... c'est un accident... Elle s'est trompée... Notre voisine, M^me^ du Mesnil est auprès d'elle. Le docteur a téléphoné tout ce qu'il faut faire. Oh mon Dieu ! mon Dieu!

Et la pauvre fille éperdue s'assit sur les marches du perron, en jetant son tablier sur sa tête.

Fabien et Aimée ne l'écoutaient plus. Toutes les portes étaient ouvertes. Ils coururent comme des fous, jusqu'à la chambre de M^me^ d'Hauterive...

. . . . . .

Un seul coup d'œil leur montra la vérité dans toute son horreur.

Estelle était étendue sur la chaise longue, *mourante*. Plusieurs femmes, penchées sur elle, s'efforçaient, en vain, de la ranimer. Les beaux yeux étaient fermés : mais un air de triomphe indicible était empreint sur les traits, déjà pâlis et altérés par l'ombre de la mort qui s'avançait.

Dans toute la chambre régnait un parfum âcre qui remplissait l'air et ne laissait aucun doute sur ce qui venait de se passer.

Elle s'était empoisonnée.

Aimée se jeta à genoux d'un côté de la couche funèbre, Fabien, de l'autre. M^me^ du Mesnil lui tendit, rapidement un mouchoir imbibé de chloroforme.

— Elle est perdue ; mais on peut arrêter les spasmes, murmura-t-elle.

Les yeux verts d'Estelle s'ouvrirent tout grands, chargés, à la fois, de terreur et de folle colère. Ses petites mains repoussèrent faiblement... *quelqu'un*, et la voix rauque dit, en sifflant :

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Laissez-moi, au moins, mourir en paix.

Fabien, Aimée, M^me^ du Mesnil échangèrent des regards terrifiés. Ils savaient bien *à qui elle parlait*.

Aimée s'empara des pauvres petites mains qui battaient l'air. Fabien passa, tendrement son bras autour du cou délicat d'Estelle, ce qui ne lui était encore jamais arrivé. Tous les assistants sanglotaient. La fin approchait et chacun retenait sa respiration.

Tout à coup, un changement se produisit sur la figure de la mourante. Ses paupières s'abaissèrent, puis se relevèrent. Une nouvelle expression traversa le pauvre visage convulsé. Les yeux de Stella apparurent, regardant Fabien avec amour..., et les lèvres de Stella réussirent à dire :

— Bien-aimé, nous avons fait le mal... Il faut expier... Adieu !

. . . . . .

La vengeance d'Estelle était complète.

Stella était partie.

. . . . . .

La retrouveront-ils ici-bas?

Pourra-t-elle, au moins, leur envoyer de temps à autre, quelque message consolant? ou faudra-t-il attendre, pour revoir celle qu'ils ont tant aimée une autre vie ? un autre monde ?

C'est le secret de l'avenir et Dieu seul le sait!! . . . . . .

CINQ-CYGNES.

FIN

LIVRES NOUVEAUX

Excelsior (1), de SOPHIE ROSEN-DUFAURE.

Mme Sophie Rosen-Dufaure est une spirite militante de la première heure, et digne, en tous points, de prende la place laissée vide par Mme Rufina Nœggerath, la doyenne des spirites et l'auteur de la *survie*.

Un de nos frères les plus généreux et les plus dévoués, M. Jean Guérin, avait institué, il y a plus de trente ans, un prix de 3.000 francs pour le meilleur travail sur le spiritisme, considéré tant au point de vue historique qu'au point de vue doctrinal.

Ce fut Mme Rosen Dufaure qui fut chargée du rapport concernant ce prix, lequel fut partagé entre M. Rossi de Giustiniani, professeur de philosophie à Smyrne et M. Eugène Bonnemère, le savant historien des *Camisards*, des *Paysans*, etc. Le travail de Mme Rosen Dufaure, lue par elle-même dans la séance solennelle du couronnement, le 26 octobre 1880, fut particulièrement remarquable.

En avril 1881, Mme Dufaure fut déléguée par la Société pour la continuation des œuvres d'Allan-Kardec, assistée de M. P. G. Leymarie, comme délégués libres au premier congrès de la Ligue de l'Enseignement, dont la séance

(1) En vente à la Librairie spirite au prix de 1 fr. 50.

solennelle fut présidée par Gambetta. Sur sa proposition, un amendement à l'article 2 des statuts fut adopté relativement à l'admission dans la Ligue des Sociétés de femmes s'occupant d'instruction populaire.

Après être restée quelque temps à Paris, toujours sur la brèche avec les meilleurs combattants de la cause spirite, elle retourna dans son pays d'origine, en Suisse. Elle habite actuellement Genève, où elle occupe dignement les fonctions de Présidente de la Société d'études psychiques de cette ville.

C'est de là que Mme Sophie Rosen-Dufaure vient d'écrire un volume que nous publions aujourd'hui, oh ! bien court — 90 pages ! — mais combien idéalement rempli !

Ce sont les réflexions d'un esprit arrivé, après une ascension longue et accidentée, à un des points culminants — pour notre terre — de l'évolution de l'âme humaine.

Le titre du livre « Excelsior » exprime bien toute la hauteur des belles et grandes pensées qu'il renferme.

Dans le prochain numéro de la Revue, nous publierons à son sujet un article de notre collaborateur Algol.

Enquête sur des cas de Psychométrie (janvier à décembre 1909). — La vue à distance, dans le temps et dans l'espace. Préface de M. Joseph Maxwell ; suivie d'une conférence de M. Paul de Fallois sur le graphisme dans l'Amour, faite chez Mme la Baronne de Salber, un volume in-8°, Carré de 128 pages, prix 3 fr. 50.

L'auteur, continuant des études psychiques, commencées par l'étude de l'Influence, de l'Orientation sur l'activité humaine a cherché à appliquer la méthode expérimentale à cette curieuse faculté appelée « Psychométrie » par certains philosophes contemporains.

Il a successivement étudié divers sujets (professionnels ou non professionnels) il les a comparés, contrôlés et a cherché à déterminer les conditions qui font de ces sujets un merveilleux instrument d'optique dans le temps et dans l'espace.

La fin du christianisme, par Georges Pinçon,
préface de Papus : 1 vol. 3 fr. 50, port en plus.

L'émotion produite, en France, par le brutal changement apporté soudain dans l'âge de la première communion jointe aux événements du Portugal, ramène l'attention sur *La fin du Christianisme*, un livre aussi vrai qu'invraisemblable, disions-nous en juillet 1909, qui valut à son auteur l'épithète de « missionné de l'Invisible ».

Aussi bien, un double exemple tiré de l'ouvrage lui-même, paru en mai

prouvera le degré d'intérêt qu'il est permis d'accorder aux involontaires prémonitions en composant la trame.

Si donc, et à cause d'une ignorance de la science des symboles fort excusable chez un profane de l'Occultisme, l'auteur comprit mal un songe relatif à M. Doumer qui n'en diagnostiquait pas moins son retentissant échec aux dernières élections ; tirant toutefois enseignement de cette erreur, il se montrait par contre, d'une exactitude remarquable en ce qui concernait M. Déroulède.

On lit en effet, page 115 :

« Le songe consigné dans une lettre du 26 novembre 1905, me montra « un Déroulède monumental, vêtu du traditionnel mac-farlane, coiffé d'un « tyrolien gris, et trônant à la presque extrémité gauche d'un balcon de théâ- « tre, mais la figure terreuse, teinte fréquente dans les songes sataniques ; « puis, peu après, dans le trou noir de la scène, comme suspendu horizon- « talement et de biais dans le vide, à la hauteur de ce balcon, survint Bel- « zébuth, costume noir de Méphisto, le masque encore plus rageur que « narquois, qui me faisait, en grinçant les dents, des dents d'Anglais affamé, « force grimaces. »

Or, n'est-ce point là, vaticiné quatre ans à l'avance, le geste que devait accomplir Paul Déroulède quand, le 12 juin 1909, il s'écriait au théâtre du Gymnase :

« Je suis prêt à mener le combat par toute la France, si Dieu m'en donne la force et si les hommes m'en procurent les ressources ! »

De plus, interprétant logiquement son rêve, ce qui l'a conduit à prédire l'avenir politique réservé au duc d'Orléans, l'auteur ajoutait :

« Si cette mâchoire à touches de piano peut passer pour une flatteuse ap- « probation des sentiments bien connus du Président de la ligue des Pa- « triotes, n'empêche que la présence effective de Satan m'a porté à croire « qu'il était maléficié. »

Et ici encore, M. Pinçon se révélait prophète, puisque la campagne menée pour la R. P. dont, par une coïncidence au moins curieuse, il allait démontrer, dans une substantielle brochure, *l'Erreur double*, étouffa dans l'œuf celle que Paul Déroulède se disposait à entreprendre.

Enfin, le lecteur trouvera également dans ce volume de prophéties se rapportant, pour la majeure partie, à l'avenir de la France, une surprenante indication sur la descendance de Napoléon I^er^, à laquelle le prochain mariage du prince Victor, représentant de la dynastie déchue, avec la dernière fille de Léopold II, de cascadeuse mémoire, donne un regain d'actualité.

Dr Marc Haven. — **La Magie d'Arbatel**, traduite pour la première fois du latin de H.-C. Agrippa, et publiée avec des notes et une introduction avec figures et portrait d'Agrippa.—Tirage à petit nombre. Prix: 4 francs, port en plus.

De tout temps, la Magie a passionné les hommes : des ignorants et des crédules espérent obtenir par elle la satisfaction de leurs égoïstes appétits, quelques savants devinent en elle la voie secrète qui peut donner accès au sanctuaire du savoir, les mystiques qui en ont accidentellement expérimenté la valeur, y restent attachés, s'y adonnent entièrement, ne pouvant plus désormais séparer les moindres actes de leur vie du sacerdoce magique auquel ils ont été appelés. Il en a toujours été ainsi, sous diverses formes, quel que fût le degré de civilisation, l'état scientifique des peuples aux âges primitifs. De nos jours, la curiosité scientifique, la naissance des doctrines nouvelles, la constation de faits psychiques autrefois considérés comme illusoires, donnent à la Magie un renouveau d'intérêt général.

Or, si le nombre est considérable des grimoires cachés dans l'arrière-boutique d'herboristes, dans les sacristies à la campagne, ou dans les antres des sibylles parisiennes, en revanche les documents sérieux, les livres permettant d'entrevoir quelque chose de la théorie pratique sont plus rares, on pourrait même dire inconnus, si H.-C. Agrippa et Paracelse n'avaient en quelques passages de leurs œuvres indiqué le rapport secret mais logique qui joint la réalisation des phénomènes magiques à la Philosophie occulte. Mais les œuvres d'Agrippa sont rares : son *Traité d'Arbatel*, où la Magie se trouve exposée à tous les points de vue : théorie, préparation, adaptation, réalisation, précautions opératoires, n'avait jamais été traduit en français. Le Dr Marc Haven, en permettant au public de le lire et de l'étudier facilement, en y ajoutant quelques notes et une préface a ajouté un nouveau livre précieux à la collection d'ouvrages occultes qu'il a déjà publiés ou traduits.

L'édition très soignée, tirée à petit nombre d'exemplaires, ornée d'un beau portrait d'Agrippa, sera goûtée des bibliophiles. Quant à ceux qui veulent travailler les hautes sciences, expérimenter et progresser, ils ne trouveront nulle part de livre plus clair, plus instructif sur l'œuvre et l'ascèse magique.

Jules Lermina. — **La Magie pratique**, étude sur les mystères de la vie et de la mort. — Nouvelle édition considérablement augmentée, ornée de gravures. Prix : 3 fr. 50, port en plus.

Ce livre, exposé clair et logique de la science occulte, est classé depuis longtemps déjà parmi les classiques de la science ésotérique. L'auteur a

su, dans une langue simple et compréhensible pour tous, aborder les problèmes les plus ardus de la destinée humaine, dans toute la série de l'évolution prise à la naissance et continuée au delà du tombeau. Se tenant à égale distance de l'incrédulité irraisonnée et du mysticisme, Jules Lermina a su tirer des enseignements les plus subtils de la science occulte l'essence même d'une théorie de la justice et de la morale.

Ce livre, qui était devenu introuvable en librairie, a été remanié et augmenté par l'auteur qui, se tenant au courant des derniers progrès de l'occultisme, s'est inspiré des dernières constatations scientifiques qui ont révélé des phénomènes nouveaux et incontestables et ainsi parachevé un véritable manuel de la science psychique.

Il est divisé en deux parties : 1° *le Surnaturel* — 2° *les Vivants et les Morts*. Dans la première, il est question de la matière, des mondes physique, astral, spirituel, de la force psychique et des travaux de Crookes, Wallace, Gibier, Mac Nab, etc..., c'est l'étude des sciences maudites, des apparitions, des matérialisations, des apports, nous y trouvons aussi une relation détaillée des expériences de plusieurs médiums, tels : Home, M^lles^ Cox. Les chapitres de la deuxième partie ont pour titre : l'évolution, les mondes, l'occultisme, la théosophie, ce qu'est la lumière astrale, clef de la constitution occulte de l'homme, le corps astral ou double, la kabbale, étude de l'aura psychique, le mécanisme des rêves et des pressentiments, les magiciens noirs, les élémentaires et les élémentaux, l'incarnation et la réincarnation, le nirvana, les expériences extraordinaires de M^me^ Blavatsky, etc...

Famille spirite, habitant agréable propriété, banlieue-ouest, à 20 minutes de Paris, prendrait 1 ou 2 pensionnaires spirites de préférence.

S'adresser au Bureau de la Revue Spirite.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN